



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.



Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-XABC : 4841-48 D Paris.

PROPOS

Mémoire de ceux qui ne sont pas revenus

Le numéro de mars du Lien sera consacré au quarantième anniversaire de la libération des camps et de la création de l'Amicale.

Depuis ce merveilleux printemps de 1945 qui nous rendit la liberté, bien des choses ont été écrites et dites sur les prisonniers de guerre que nous fûmes, pas toujours comme il eût été convenable ou juste, et souvent trop souvent même, dans un esprit sinon de dénigrement, du moins d'incompréhension, de refus de savoir. Toute la presse P.G. et parfois l'autre en recèlent l'écho : c'est devenu de l'histoire.

Mon propos est d'attirer aujourd'hui l'attention sur un aspect particulier de la captivité, très peu connu et commenté, que d'aucuns jugeront mineur, d'autres inopportun, mais qui mérite pourtant qu'on s'y arrête pour son côté tragique. Je fais allusion ici au phénomène de la captivité anormalement prolongée « hors du temps de guerre ».

Captivité prolongée ? Imaginons un instant que, par un diabolique tour du destin, notre chemin du retour ait été détourné de son cours et que, sous d'autres cieux, la détention ait continué avec d'autres geôliers, pour une durée égale, double... ou plus encore que celle que nous venions de subir ! Quels n'auraient pas été notre rage et notre désespoir ! Incroyable réalité, inconcevable, inimaginable ? Pourtant, cela advint à « quelques-uns » d'entre nous...

Libérés des camps par les armées alliées, américaine, anglaise, française et russe, les P.G. ont été rapatriés via l'Ouest et l'Est. La très grande majorité d'entre eux ont vite retrouvé leur pays et leur famille, de mars à septembre 1945, les derniers ayant été, semble-t-il, ceux qui passèrent par Odessa où un camp de transit avait été installé. Est-ce à dire que tous nos camarades libérés par l'armée rouge sont passés obligatoirement par ce camp et si oui, qu'ils ont tous regagné la France à cette époque ? Dans son Histoire de la captivité, le professeur Yves Durand note : « Certains P.G. des stalags situés plus à l'Est ont été libérés dès la fin 1944... ». Ceux-là ne seront pas passés par Odessa mais bien plutôt par Mourmansk, au Nord. Que de dérives possibles au cours de ces embarquements hasardeux !

Un ouvrage vient de paraître aux Editions Fayard « Des Français au goulag 1917-1984 », dont l'auteur est un universitaire français, Pierre Rigoulot. Trois-cent-cinquante pages serrées, dix chapitres bien délimités, des chiffres, des statistiques, des cartes, des dessins, des photos, des noms de lieux et de personnes, une véritable fresque. Des extraits de citations, de notes tirées des archives du Ministère des Relations Extérieures, des entretiens avec des « revenus » courageux, une véritable enquête de plus de deux ans, appuyée d'une bibliographie impressionnante sur la réalité d'une situation ignorée, volontairement ou non, de la plupart des français...

Dans l'immense champ balayé par l'auteur, j'ai cherché et retenu pour Le Lien ce qui avait trait aux prisonniers de guerre français de 1940, nos camarades. Un journaliste du « Monde », Daniel Vernet, remarque dans son compte rendu de l'ouvrage :

Par lettre du 3 décembre 1984, dont je les remercie, les Editions Arthème Fayard qui détiennent le copyright de l'ouvrage de M. P. Rigoulot, autorisent Le Lien à en reproduire les pages 284 à 288.

Les lecteurs pourront juger, par cet exemple RECENT, de l'importance d'un phénomène que j'ai essayé, bien incomplètement, de sortir de l'ombre où il reste depuis trop longtemps confiné... (Le cas de Paul Catrain avait été évoqué, avec quelques « inexactitudes » qui ne sont pas de mon fait, dans Le Lien n° 397 de mai 1984).

Parfois, un cas ressurgit, ou surgit. C'est ce qui semble être arrivé en juillet 1980 quand la lettre d'un certain Paul FLAMME, vivant en Ukraine, parvint à l'ambassade de France à Moscou :

« Monsieur l'Ambassadeur, Chers Compatriotes, Je m'appelle Paul FLAMME, je suis né dans le village de Bois-lès-Pargny, commune de Crécy-sur-Cerre, arrondissement de Laon (Aisne).

En 1939, j'ai été mobilisé en même temps que mon frère Edmond FLAMME. Au moment de l'attaque brutale de notre République Française par les fascistes allemands, j'ai été fait prisonnier. Mes sœurs, Antoinette et Reine FLAMME, sont restées à la maison. En 1939, devant mes yeux et ceux de mes camarades, mon frère a été fusillé pour tentative d'évasion du camp. Après quoi, les Allemands m'ont transféré dans un autre camp de prisonniers de guerre, à Koenigsberg, où les soldats russes nous ont libérés en 1945.

« Le phénomène (des Français dans le goulag) ne date pas de la dernière guerre, même si le gros du contingent a été fourni par les « malgré nous » — ces Alsaciens incorporés de force dans la Wehrmacht et capturés sur le front russe —, ainsi que par les prisonniers de guerre que l'armée rouge avait libérés et transférés directement des camps nazis aux camps stalinien ».

Combien ceux-ci furent-ils, combien revinrent, combien sont « restés » ? Impossible de le dire. Mêlés à d'autres catégories de Français détenus, tous ensemble recensés, ils ont figuré ou non, en totalité ou en partie, sur des listes qui ont varié à l'infini au fil des années et au gré des fluctuations des relations diplomatiques. On est assuré que d'une chose : de leur présence singulière dans l'archipel.

« En 1945, Odessa était devenu pour beaucoup de Français, prisonniers des Allemands et libérés par les Russes, un point de ralliement d'où ils embarquaient sur des bateaux à destination de la France. Jean Nicolas (aumônier français en charge de la communauté catholique de la ville) obtint un laissez-passer des soviétiques et put ainsi entrer en contact avec eux. Il dit avoir pu constater par lui-même que quelques prisonniers français qui sortaient des limites du camp disparaissaient purement et simplement. Les Soviétiques, nous a confirmé Pierre Broissac, n'appréciaient pas que l'on cherchât une aventure en ville quand on avait été l'« hôte » de l'Allemagne et faisaient payer très cher, probablement par un séjour plus à l'est, les tentatives des malheureux Roméo français » (p. 217-218).

Quant à Tambov, ce camp de rassemblement des Français, (il) fut ouvert en juin 1943, dès que les premiers prisonniers affirmant leur statut d'incorporés de force alsaciens ou mosellans furent capturés. S'y trouvaient au moins, (en 1944-45) 8000 Français, « Malgré-nous » surtout, mais aussi membres de la division S.S. Charlemagne, de la L.V.F. et des prisonniers de guerre de 1940 libérés par les soviétiques (souligné par nous, J. T.) 7000 prisonniers d'autres nationalités s'y ajoutaient ».

Dans un rapport établi le 5 novembre 1975, M. R. Marquié, ancien chef de la mission militaire française de rapatriement en U.R.S.S., écrit : « Le centre de Loesdorf, près d'Odessa, resta ouvert pour assurer le retour des derniers P.G. isolés en U.R.S.S. qui semblent avoir été réduits à une centaine fin 1945, les derniers ayant emprunté un convoi, par terre toujours, dans l'été 1946... » (cf. La Captivité, d'Yves Durand, p. 504).

(On notera la prudence et l'imprécision des termes employés).

Bien, mais Odessa, Tambov n'auront duré qu'un temps, avec la réputation que l'on sait. Leur « fermeture » a-t-elle pour autant mis un terme à la situation et au sort des Français, et parmi eux de nos camarades de captivité 1940-45, qui eurent le malheur d'y passer ? On peut en douter à lire l'ouvrage de Pierre Rigoulot.

En effet, le 14 décembre 1947, dans une déclaration à l'Assemblée Nationale, François Mitterrand déclarait : « N'en resterait-il que quelques-uns, on ne pourrait rien admettre qui fût de nature à retarder d'un jour leur retour à la liberté. Nous avons, dans leur intérêt, supporté bien des choses. Nous avons fait tout le possible. Nous continuerons ». Ce

Depuis trente-cinq ans, j'habite en Ukraine. Je n'ai pas la possibilité de joindre mes deux sœurs, de leur faire savoir où je me trouve, que depuis quarante-et-un ans, je suis à l'étranger et que je suis sain et sauf. Je leur ai envoyé des lettres mais je n'ai pas eu de réponse. Peut-être leur adresse a-t-elle changé ? Elles ne connaissent pas la mienne ni moi la leur.

C'est pourquoi je vous prie, Monsieur l'Ambassadeur, de m'aider à rejoindre mes sœurs et ma Patrie, ce dont je vous serais reconnaissant toute ma vie.

Sincèrement vôtre,
Paul FLAMME
R.S.S. d'Ukraine
région de Khmel'nitski
district de Yarmolintski
village de Strikhovtsy.

On ne peut qu'éprouver un certain trouble face à cette lettre, comme le notait déjà le maire de Bois-lès-

propos ne visait pas, assurément, les seuls « malgré-nous »...

Le 5 mai 1954, une « Note pour le Ministre », émanant d'une direction du Ministère des Affaires Etrangères, ayant en objet les « Ressortissants français encore détenus en U.R.S.S. », disait textuellement ceci : « 380 français seraient encore détenus en U.R.S.S., il s'agit de 243 alsaciens et mosellans incorporés de force dans la Wehrmacht, de 42 français des autres départements, anciens prisonniers de guerre ou anciens déportés, et de 83 de nos compatriotes arrêtés après 1945. Il serait souhaitable de saisir l'occasion de la Conférence de Genève pour rappeler à M. Molotov nos précédentes et multiples interventions en insistant sur l'intérêt que le gouvernement français et l'opinion publique attachent au rapatriement de nos compatriotes... » (op. cit. page 239). Un an plus tard, aucun élément de réponse n'avait été donné. Dix ans déjà que la guerre était terminée. Dix ans = 2 x 5 années supplémentaires de captivité ! Aux 368 noms, 20 ont été rajoutés depuis, soit 388 ! « A la fin de l'année 1955, en trois vagues (septembre, novembre et décembre), c'est près d'une trentaine de français qui sont libérés. C'est beaucoup, après tant de dénégations. Mais c'est peu au regard de l'importance des listes : 10 % des noms signalés » écrit l'auteur (p. 240). Combien de P.G. ? En 1962, 1967, une vingtaine d'autres détenus rentrent... On reste loin du compte.

Et Pierre Rigoulot de préciser alors : « Pourtant, cette liste est en elle-même déjà extrêmement modeste, en regard de celle que les Français communiquent en 1949 aux Soviétiques et qui ne contient pas moins de 2000 noms (souligné par l'auteur, p. 243).

On le voit par ces quelques citations (il faut absolument lire la démonstration complète de l'auteur), le dossier n'a jamais cessé d'être « ouvert » depuis la fin de la guerre, voici 40 ans ! Les interventions continuent, discrètes, prudentes — trop peut-être — diplomatiques à souhait, routinières. Qui ne reçoivent que dénégations, contre l'évidence même, passivité ou méprisable silence ! Le temps s'écoule ainsi et l'espoir s'amenuise au point que, bientôt, il n'y aura plus d'espoir. Des innocents auront vécu leur vie entière enchaînés !

Comment une telle situation a-t-elle pu se créer et durer aussi longtemps ? La réponse se trouve au chapitre dix du livre de Pierre Rigoulot. Il est intitulé : « Droit du fort et force du droit ». J'y renvoie ceux que mon propos n'aura pas laissés indifférents. Les autres aussi.

A nous, anciens P.G., il n'est pas difficile d'imaginer la stupeur et le désespoir de ceux de nos camarades — comment savoir leur nombre — à qui pareille mésaventure advint. Destin inique que rien ne justifiait, ils furent les otages d'une machination qui passe l'entendement, à laquelle ils n'auront rien compris, perdus, relégués peut-être jusqu'aux extrémités de cet immense pays. Leurs cris et leurs appels ne nous sont pas parvenus, ou si peu, croyant avoir à faire à des fantômes, ou parce que « les oreilles étaient fermées » de ceux qui auraient dû entendre... Avec colère et rage impuissante, j'ai refermé ce livre inoubliable.

En ce 40^e anniversaire de notre retour dans ce pays, la France, que vous aimiez comme nous et dont l'image vous aura hanté mille fois davantage, nous saluons votre mémoire, P.G. inconnus, et du plus profond de notre cœur, un temps captif avec le vôtre, nous vous rendons ce tardif hommage de notre fraternité.

J. TERRAUBELLA.

Pargny, de l'époque : « tant par la réalité incontestable de certains des détails fournis que par l'inexactitude d'autres affirmations et l'imprécision de l'ensemble... concernant le nom de famille de FLAMME, il ne correspond à aucune réalité. Il ne pourrait s'agir que de Paul CATRAIN, né le 25 juin 1919 à Bois-lès-Pargny... fils d'Edmond CATRAIN et d'Antoinette FLAMANT (rapprochement évident avec le patronyme de FLAMME). Paul CATRAIN avait effectivement un frère aîné prénommé Edmond et deux sœurs plus jeunes : Paulette (et non Antoinette, prénom de sa mère) et Reine. Mais il avait également quatre frères plus jeunes : René, Gaston, Marcel et Jean, qu'il a connu et dont il ne fait pas mention. Il est inexact que son frère Edmond ait été fusillé, celui-ci ayant résidé plusieurs années après la guerre à Bois-lès-Pargny. Il serait donc possible que ce Paul FLAMME soit en réalité Paul CATRAIN. Ce dernier soldat au 151^e régiment d'artillerie en 1939, fait prisonnier durant la campagne de France, était interné sous le matricule 51359 FZ au stalag IB en Prusse-Orientale. A la fin des hostilités, certains de ses compagnons de captivité ont déclaré qu'ils avaient fui devant l'avance des troupes soviétiques et qu'ils avaient perdu le contact avec Paul CATRAIN à la suite d'un bombardement sévère de la gare de Lublin, en Pologne où leur kommando se trouvait. Sans autres nouvelles, la disparition officielle

Suite page 2.

Retenez bien
cette date



Dimanche
24
Mars
1985

Assemblée Générale de l'Amicale VB - X ABC

à 9 heures

Messe à l'église N.-D. de Vincennes, 82, rue Raymond du Temple à Vincennes. Métro : Château de Vincennes.

à 10 heures

ASSEMBLEE GENERALE

à LA CHESNAIE DU ROY, Route de la Pyramide, Bois de Vincennes (Les Floralies) PARIS.
Métro : Château de Vincennes

Les camarades désireux de poser leur candidature au Comité directeur sont priés de les adresser avant le 20 mars 1985.

Le travail ne manquant pas au bureau, nous invitons particulièrement les camarades de la région parisienne à faire acte de candidature.

ORDRE DU JOUR :

- Approbation des P.V. des Assemblées Générales ordinaire et extraordinaire du 25 mars 1984.
- Rapport moral.
- Rapport financier.
- Nomination des Commissaires aux Comptes.
- Renouvellement partiel du Bureau.
- Questions diverses.

A 13 heures

A LA CHESNAIE DU ROY

BANQUET du Quarantième Anniversaire

MENU

Terrine de lapin maison aux noisettes
Brioche de turbot au coulis de homard
Carré de veau aux pruneaux
Légumes (deux)
Plateau de fromages
Vacherin à la framboise

VINS

Sauvignon - Château Gantonet
Bourgogne rouge
Champagne (de l'Amicale) — Café

On s'inscrit dès maintenant au siège de l'Amicale.
Clôture : le 20 mars 1985.

PRIX NET : 170,00 F.

BAL : de 16 heures à 19 h 30

Tous les membres de l'Amicale et leurs familles sont cordialement invités.

Entrée Gratuite

COMMUNIQUE

Vous qui, pour des raisons diverses, éprouvez de plus en plus de difficultés à vous rendre à « l'Opéra-Provence » le premier jeudi du mois en soirée, pourquoi ne viendriez-vous pas retrouver vos amis et maintenir l'amitié P.G. le dimanche à midi ? de temps à autre, comme il sera fixé ?

Premier rendez-vous :

DIMANCHE 24 FEVRIER - 12 heures

Essayez, venez... nombreux !

(Précision : les rendez-vous du 1^{er} jeudi continueront, pour ceux qui veulent...)

PROPOS (suite)

de Paul CATRAIN a été prononcée par les autorités françaises et mention du décès porté en marge de son acte de naissance. Il semblerait que Paul CATRAIN était alors accompagné d'une jeune déportée polonaise qui aurait été sa compagne et dont il aurait eu un enfant... »

La lettre de la mairie de Bois-lès-Pargny semble ensuite extraite d'un véritable roman d'aventures.

« Il y a une quinzaine d'années, la mairie de Bois-lès-Pargny a été saisie d'une demande de renseignements émanant d'un ressortissant de la R.D.A., se prétendant le fils de Paul CATRAIN. Cette personne déclarait qu'elle avait été recueillie, encore bébé, sur les quais de la gare de Lublin, après un bombardement, auprès de ses parents morts (un prisonnier français et une polonaise). Il détenait les papiers de son père Paul CATRAIN et avait été élevé dans un orphelinat de la R.D.A. Il désirait savoir si certains membres de la famille CATRAIN existaient encore à Bois-lès-Pargny. Réponse lui fut faite, lui fournissant les renseignements demandés. Sa lettre, remise à l'époque à la famille, a disparu et aucune autre nouvelle ne nous est parvenue depuis. Faut-il penser que Paul CATRAIN, disparu en gare de Lublin, présumé disparu et décédé, mais seulement blessé, partiellement amnésique et sans papier, soit la même personne que ce Paul FLAMME vivant en Ukraine depuis trente-cinq ans ? Ou bien, s'agit-il d'un personnage ayant bien connu Paul CATRAIN en captivité, ou après et ayant recueilli des informations partielles sur son passé familial ? Nous vous laissons le soin de procéder aux vérifications qui s'imposent ».

Sage prudence, on le voit.

Une seconde lettre à notre connaissance, parvint à l'ambassade, précisant le patronyme en question : « Castrovitch », ce qui donne « Paul, fils de Castro Flamme ». Comme le fait remarquer l'ambassade, « si l'on peut rapprocher FLAMME de FLAMANT, on peut aussi rapprocher CASTRO de CATRAIN, nom du père... » la date de naissance donnée par la lettre est juillet 1919 — Paul CATRAIN est né le 25 juin 1919 ; la date de mobilisation et l'arme, en revanche, correspondent exactement.

Dans quelques semaines nous fêterons le 40^e anniversaire de notre libération. Quarante années qui nous auront vieilli pour autant.

Il est bien loin le temps où je lisais en captivité l'article de Hector CYFFERS paru dans « Le Lien » du XA en septembre 1944. Notre compagnon, comme la totalité des prisonniers de guerre, n'avait d'yeux que pour le futur.

L'envisageait-il tel que nous le vivons ?

A vous de juger.

(Le « Lien » dont il s'agit ici était l'organe intérieur du Stalag XA).

Robert VERBA.

Regard vers l'avenir

Depuis 4 ans, nous ruminons notre passé. Ne serait-il pas temps de jeter un regard vers l'avenir ?

Bientôt, nous allons rentrer. Comment serons-nous accueillis ? Comment s'opérera notre réadaptation ? Aurons-nous, à notre retour des droits à faire valoir ? Pourrons-nous trouver dans les souffrances que nous avons effectivement endurées, une base morale à des revendications quelconques ?

PRISONNIER ! Comme ce mot est antipathique ! On a beau s'efforcer de ne le considérer que comme un élément de l'expression « Prisonnier de Guerre », rien n'empêchera qu'il reste un dérivé de prison, c'est-à-dire d'un mot évoquant un lieu sombre et triste où on enferme les criminels.

Si on prononce devant vous le mot combattant, immédiatement vous songez à des cliquetis d'armes, à des piétinements de destriers de guerre et vous vous représentez un homme qui, animé d'un idéal de justice et de liberté, a volontairement pris les armes. Ce combattant est-il fait prisonnier, il n'évoque plus qu'un pantoufflard qu'une convocation de son bureau de recrutement a transformé en un soldat sans idéal, qui n'a pas su se battre, qui n'a pas su mourir. La vérité est tout autre, je le sais, et ce n'est qu'une question de mots. Un exemple fera mieux comprendre ce que je veux dire.

Voici du pain et du macaroni. Ce sont deux aliments faits de farine, d'eau et d'un peu de sel soumis ensemble à l'action du feu. Formés des mêmes composants, ils ont vraisemblablement des valeurs nutritives approximativement égales.

Pourtant, imaginez un instant une femme qui, les larmes aux yeux, vous dise : « Monsieur, mes enfants manquent de pain ! » L'émotion que le mot pain suscite en vous, vous affole ; vous prenez votre portefeuille, vous donnez tout l'argent dont vous disposez. Supposez que la même femme, avec le même geste, le même accent vous dise : « Monsieur, mon grand-père n'a pas de nouilles ! » et seule votre bonne éducation vous empêchera de lui rire au nez.

C'est que les mots macaroni, nouille, prisonnier, ne sont pas susceptibles d'éveiller la moindre émotion tandis que pain, combattant, sont des mots moteurs.

Il y a pis.

Vous avez déjà certainement remarqué qu'il est certaines infortunes qui, tout en infligeant de cruelles souffrances à ceux qui en sont victimes, n'ont pas le don de leur obtenir de la sympathie ou de la pitié ?

Vous perdez votre parapluie, vous tombez dans la rue, vous avez une rage de dents, vous voyez un gros monsieur influent s'asseoir sur votre chapeau tout neuf, vous avez un œil poché, tout cela peut être cité comme exemple de ce que j'avance, mais le pire, c'est encore d'être prisonnier.

Quand vous aurez raconté que vous avez travaillé dans une ferme, on ne retiendra que la manière em-

Cas étrange, on le voit : l'homme en question se souviendrait de son lieu de détention, de l'arme dans laquelle il a servi, mais pas de son nom... Le mystère est d'autant plus épais que rien — tout au contraire — n'est fait jusqu'ici du côté soviétique pour l'éclaircir : les lettres de l'ambassade à CATRAIN s'égarèrent, celles de CATRAIN à l'ambassade aussi. CATRAIN dit avoir aussi écrit à l'Humanité et... ne pas avoir reçu de réponse !

On imagine l'émotion des deux sœurs de Paul CATRAIN, la cruelle incertitude dans laquelle elles vivent — car elles n'ont plus du tout de nouvelles aujourd'hui... Paul CATRAIN, CASTRO ou FLAMME, est désormais muet. Nous avons constaté déjà de tels silences après un début de correspondance avec l'ambassade de France.

L'ambassade de France, quel que soit le nom de l'intéressé, prend son cas très au sérieux.

« La personne en cause ne peut être qu'un ancien soldat de l'armée française qu'il convient de rapatrier au plus tôt ».

Les Soviétiques ont d'ailleurs confirmé dans une note l'authenticité de l'appel au secours reçu par l'ambassade de France.

« M. Paul FLAMME, prisonnier français au camp de Königsberg en 1939... puis à Kersilicia, fut libéré par l'Armée Rouge et transféré... dans un camp, à Starokonstantinow, en Ukraine, à environ 50 km de Kmelnitsky. Là, il rencontra une femme soviétique avec laquelle il vit depuis dans cette même région... M. FLAMME a entretenu une correspondance avec sa famille pendant sa détention, puis a perdu le contact avec elle... M. FLAMME a acquis la nationalité soviétique en 1954 » (volontairement) ?...

La note soviétique affirme que la lettre de Paul FLAMME ne manifeste d'aucune façon le désir de rapatriement, mais seulement un échange de visites avec sa famille. On sait, hélas, quelle confiance on peut placer dans ce qu'affirment les Soviétiques au sujet des détenus ou « retenus » français en U.R.S.S. Et comme l'auteur des lettres n'a plus actuellement la possibilité de les contredire, nos soupçons restent entiers » (...)

pruntée que vous deviez avoir avec une fourche entre les mains ou votre drôle de mine dégoutée devant le fumier des vaches... Et on s'en moquera.

C'est donc avec ce titre et cette figure de prisonnier que nous allons rentrer.

Cependant, nous avons horriblement souffert. Nous avons souffert d'être brutalement séparés de ceux que nous aimons, mais cette souffrance a été ressentie aussi intensément par ceux qui sont restés au milieu de tous les objets qui leur rappelaient l'absent. Quand, en soupirant, vous direz à votre femme : « Combien j'ai songé à toi ! » invariablement, et après un soupir plus gros, elle vous répondra : « Pas tant que moi ! » et vous n'aboutirez qu'à une querelle d'amoureux.

Nous avons souffert matériellement au début de notre captivité. Assommés par notre misère, au moment de notre grande détresse, nous considérons les biens de ce monde d'un cœur vraiment détaché ou plutôt nous cessons de les voir, mais quand nous fûmes un peu mieux nourris et que notre vie reprit un rythme plus normal, nous découvrîmes de nouveau qu'il y avait des choses désirables et des gens qui possédaient.

Alors nous avons vraiment souffert de l'exil, nous avons compris ce que représentait la France et nous avons épuisé pendant 4 ans, la douleur de l'expatriation.

Nous avons senti que la présence des autres ne diminuait en rien le poids de notre solitude. Nous n'étions plus protégés par cette espèce de barrière que la tendresse des nôtres ou une suite de distractions modérées établit d'habitude entre nos idées et nous. Nous avons souffert de la présence excessive de nos idées qui défilaient trop près de nous, nous montraient leur figure à trop peu de distance, l'une bousculant l'autre. Il nous semblait que le temps avait la fièvre.

Des événements extérieurs remirent nos esprits à un pas régulier. Ils nous dominèrent de tout près, nous surplombèrent par la qualité d'avenir que, pour nous, ils contenaient et dont nous sentions que notre angoisse était chargée et nous avons souffert de notre passivité.

Ces événements jetèrent en nous, pêle-mêle, des satisfactions, des espérances, des craintes et nous avons souffert qu'aucun d'eux ne nous impose franchement son poids.

Durant les longues périodes pendant lesquelles ces événements sommeillaient, nous avons mesuré la longueur de notre captivité. Nous avons souffert de sentir, soir après soir, que l'âme déposait dans le sommeil, de la même façon que la veille, le fardeau quotidien.

Nous avons souffert de ne pouvoir, une seule fois, flâner dans les rues, à cette heure où les ménagères font leurs provisions et où l'usure de l'âme se répare si vite. Et si le hasard a permis de nous mêler un instant aux gens, nous avons souffert de n'y pas sentir une pulsation fraternelle de vie, de n'y pas entendre une seule inflexion de voix d'une femme française ou d'un enfant français.

Quand les événements firent naître en nous des espoirs immenses, nous avons souffert de sentir notre esprit, ramassé sur l'idée de libération, comme celui d'un enfant à qui on annonce un tour merveilleux et qui le guette, mais souhaite presque qu'il n'arrive jamais, intimidé par ce trop grand plaisir qui le menace. Et lorsque notre imagination réalisait ce retour d'une manière trop précise, nous avons souffert de l'invasion totale de notre pensée par cette image qui soudain, aspirait notre vie hors de ses limites.

Ces souffrances, qui ont été si cruelles, feront peut-être l'objet de très belles pages de littérature mais je crois que même ceux qui, pendant 4 ans, tendrement, nous ont suivis par la pensée, n'en sentiront jamais la saveur essentielle. Elles sont d'un ordre trop subtil pour être comprises sans avoir été vécues.

Et encore ne suis-je pas sûr que ces tortures morales aient été éprouvées par chacun de nous ! J'en ai vu tant qui semblaient faits pour s'ennuyer toute leur vie sans en ressentir la moindre incommodité. A peine rentrés au kommando et en attendant l'heure de dormir, ils s'étendaient sur le lit et cinq minutes plus tard, la bouche grande ouverte, les genoux relevés, ils ronflaient comme des quadrimoteurs. Les jours de fête, ils secouaient un peu leur torpeur opaque et charmaient leurs quelques heures de loisirs en racontant de quelle manière astucieuse ils soignaient les vaches du paysan.

Vont-ils, de retour chez eux, répéter éternellement ces histoires ? Mieux vaudrait n'en plus parler. Il y en aura d'autres qui seront peut-être rentrés avant nous et qui auront à raconter des histoires qui ne seront pas des histoires de prisonniers et qui auront le droit de prendre un air avantageux devant un public complaisant.

Il faudra, dès notre retour, tout oublier de notre vie de prisonnier et tout faire oublier. Il nous faudra travailler immédiatement à refaire une demeure intime où nous pourrions éprouver des plaisirs simples, retrouver un ou deux amis dignes de ce nom, recréer l'atmosphère d'amour familial, reprendre l'affection de nos enfants, en avoir d'autres, un chien, un chat, une pipe ou deux et un peu de bon vin à la cave car la soif est toujours très mauvaise.

Il faudra surtout nous efforcer de sentir, quel que soit notre âge, le sens du vieillissement des nôtres, nous réadapter au genre de vie nouveau le plus rapidement possible. L'évolution, la transformation de ceux que nous aimons ne se sera peut-être pas faite parallèlement à la nôtre. Ce sera à nous qu'il appartiendra de nous mettre de suite au diapason et ceux qui feront cet effort auront encore de bonnes années à vivre.

Pendant cette captivité, nous savourons d'avance avec une joie sans mélange, le goût d'une vie libre. Il y aura pourtant des déceptions qui ne seront ni moins nombreux ni plus légers qu'autrefois. La vie est basée sur un système de compensation et le bonheur que nous gagnons d'un côté, nous le perdons d'un autre. A mesure qu'augmente notre fortune, nos désirs augmentent aussi. Maintenant, nous nous réjouissons d'une bouteille de limonade. Quand nous serons chez nous, nous considérerons que la limonade est une drogue bonne pour les patronages, origine de toutes les dyspepsies et indigne d'humecter notre palais. Ici, nous nous régalaons d'un verre de bière et d'un morceau de saucisson. Chez nous, il nous faudra un dîner recherché arrosé de bons vins, dans un restaurant chic pour nous procurer la même dose de satisfaction.

Tout ne sera pas merveilleux, mais au moins, nous ne serons plus ici.

Nous n'aurons rien à dire, rien à réclamer, mais nous aurons le droit de jouir pleinement de notre liberté retrouvée et en refaisant le bonheur des nôtres, nous trouverons le plus sûr agrément de notre vie. Le temps fera ensuite son adoucissant ouvrage.

Hector CYFFERS.

Dernière heure

1°) Exceptionnellement, le résultat de la Tombola traditionnelle ne sera publié que dans le numéro d'avril, faute de « main-d'œuvre » au bureau parisien. La maladie de notre ami Ponroy n'a pas arrangé les choses et le plus qu'actif Gehin ne peut tout faire. Mille excuses.

2°) Il en va de même pour votre « courrier » et aussi pour des articles à insérer dans Le Lien. Soyez patients... tout paraîtra.

3°) Il est urgent de confirmer votre participation au banquet de l'Assemblée Générale du 24 mars prochain. Envoyez dès que possible au Bureau le montant du prix, cela évitera bien du travail sur place, à Vincennes, le jour « J ».

Merci à vous.

J. TERRABELLA.

KOMMANDO 605 : Souvenirs d'amitié, par Roger LAVIER

Rentré de captivité en 1945, après 60 mois, j'avais adhéré à l'Association des P.G. de la rue Copernic (Paris 16°) où j'avais eu la joie de connaître et d'apprécier deux hommes dévoués à notre cause, un français, Louis BAUDOIN et un belge DEWEILLE. Très vite, une amitié naquit entre nous. A leur demande, j'entrai au bureau directeur de l'association où je suis resté vingt ans.

En 1965, à la suite d'une rencontre avec MALLET, je m'inscrivis à l'Amicale des VB-XA, B, C où je commençai d'organiser des réunions du Kommando 605, le « mien », qui eurent peu de succès, ce que je regrette... mais je n'incrimine personne, chacun était libre...

Depuis cette date, à ma modeste place, j'ai fait partie du bureau de l'Amicale et c'est là que j'ai découvert l'amitié franco-belge, formidable bastion que seuls, les ans, viendront peut-être abattre. A l'occasion du 40° anniversaire, il me revient de souligner, avec force et de tout mon cœur, cette amitié franco-belge que les Ardennes seules « séparent ».

Il faut en effet avoir vingt années durant suivi les Assemblées générales à Charleroi, Liège, Bruxelles, Namur et Paris, Vincennes, la Corse pour comprendre cette amitié ! Après 40 ans de « bons et loyaux services », les dirigeants belges : ROLAND et ISTA, les français : BURNEL, LACLAVERIE et LANGEVIN peuvent être fiers de leur dévouement à la cause P.G. Des équipes respectives qui les ont secondés les uns et les autres, on me permettra ici — et je m'en excuse auprès de beaucoup d'autres — de ne citer qu'un nom, celui de notre ami Henri PERRON, rédacteur en chef et animateur du Lien, petit et grand journal qui a su si bien regrouper et maintenir les bonnes volontés et la cohésion indispensables à la vie de l'Amicale, ce dont je le remercie fraternellement.

Merci aussi à vous tous, Belges et Français, qui avez œuvré, 40 années durant, au succès de nos associations. Que la Belgique vive et que vive la France.

R. LAVIER.

Vice-Président des VB-XA, B, C.

La gazette de Heide (Büsum)

LA GRÈVE

Le comportement des gardiens dépendait de celui de leur chef. C'étaient pour la plupart des soldats encore jeunes qui avaient été blessés ou malades et qui passaient leur convalescence chez nous en attendant d'être de nouveau aptes à combattre.

Le Kommando führer était souvent un homme âgé, de réserve. Selon l'importance du camp, il était Feldwebel, Unter-offizier ou Ober-gefreiter.

Leur intérêt était de ne pas se faire trop remarquer par le capitaine pour conserver la place le plus longtemps possible.

Depuis un moment déjà nous avions ce débottaire chef de kommando. Il nous annonça son départ et nous prévint qu'il serait remplacé par un jeune « pète-sec », et que pour nous la belle vie était terminée. Il s'en alla le lendemain dans la journée, pour prendre le commandement d'un petit lager d'officiers Russes qui travaillaient.

En rentrant du travail nous vîmes un grand sous-officier allemand qui nous attendait devant la porte, sanglé dans son uniforme. Il nous laissa entrer sans rien dire, puis nous fit rassembler dans la cour pour un appel. Après nous avoir fait aligner, il nous compta et nous tint ce discours :

« ...Je suis votre nouveau chef et je ferai régner la discipline ici. Vous êtes des prisonniers de guerre mais vous êtes encore des soldats. Vous devez en tant que tels, avec votre gouvernement, coopérer à l'instauration de la Grande Europe, avec à sa tête notre Führer Adolph Hitler qui veut le bien de tout le monde. Il n'y a plus désormais de prisonniers français, belges ou polonais mais des soldats européens luttant par leur travail contre le bolchevisme et l'impérialisme anglo-américain. Aussi je ne veux plus voir de débraillé ni de laisser-aller et, regardant sa montre, il nous dit : « Ich bin pünktlich » (je suis ponctuel) il est 18 h 36 à 19 h 05 je veux que vous soyez rassemblés dans la cour, la veste ou la capote boutonnée, le calot droit sur la tête et les souliers nettoyés. Je sifflerai deux minutes avant et AIMONINE N° 27641 me présentera « l'abteilung » à l'heure dite. Rompez les rangs ! »

Abasourdi par tant d'insolence, la « Section » rentra dans la salle bien décidée à faire trainer la chose.

Au bout d'un moment qui nous parut très court, un strident coup de sifflet retentit. Personne ne bougea. Quelques secondes plus tard, une voix cria mon nom avec un affreux accent prussien. Je sortis et répondis :

— Moment, das kommt.

Cela vint en effet. Lentement, un par un, les camarades sortirent. Les uns en tenue de travail, les autres la capote ou la veste déboutonnée. Tous portaient le calot en arrière ou sur le côté et avaient les chaussures ou les sabots boueux. A 19 h 20, malgré les « schnell » vociférés par les wachmanns, il en sortait encore.

Selon la méthode en usage dans l'armée allemande, le châtimement fut immédiat.

Ils nous firent enlever nos vestes et, en chemise, dans ce soir froid de décembre, nous infligèrent une séance de pelote. Les gardiens nous faisaient activer en donnant de la voix pour bien se faire voir de leur nouveau chef. Impassible, le « prussien » regardait, cela dura une bonne demi-heure.

Après quoi, essouffés, rompus de fatigue et furieux, on regagna la chambre. Là il nous annonça que le lendemain le réveil serait à cinq heures pour tout le monde.

Or, seuls les camarades du chantier naval prenaient le travail à six heures. Ceux qui étaient employés en ville n'embauchaient qu'à 8 heures et nous faisons le moins de bruit possible pour les laisser dormir. Ils ne se levaient que quand il le fallait.

On décida de résister.

Au matin, à 5 heures précises, un flot de lumière jaillit ainsi que le cri habituel : « alles auf stehen » (debout tout le monde).

Personne ne bougea. Le gradé vint directement à moi et me tira hors du lit.

— Faites les lever ! M'ordonna-t-il.

Je répondis :

— Ce n'est pas mon travail, faites-le vous même !

Seuls quelques froussards s'exécutèrent. Il entra dans une rage folle et, me bousculant, il me menaça de sa baïonnette.

Aussitôt, dressés sur leurs couchettes, les camarades l'insultèrent en français et même en allemand. Les gardiens appelés en renfort virèrent les récalcitrants et réussirent à faire lever tout le monde « manu militari ».

Au milieu du tumulte, je lançais à la chambrée : — Habillez-vous le plus lentement possible !

Mes ordres furent mieux exécutés que ceux des gardes, si bien que la sirène sonnait à l'usine quand nous nous rassemblions.

Un gardien nous conduisit au travail, alors qu'habituellement nous y allions seuls et il nous présenta au pointage à 6 h 25. Le contre-maître lui demanda la cause de ce retard et pourquoi il nous accompagnait...

Ce sont les ordres du nouveau chef, répondit-il.

Chacun alla à son poste de travail mais, là, on se croisa les bras, expliquant que traités de la sorte nous n'avions pas le cœur au travail, « Kein lust ». Le « Betriebs-hauptmann » (délégué syndical des ouvriers) nous donna raison et alla trouver à 9 heures le patron dès son arrivée au bureau.

Ce dernier me fit appeler et je lui exposai la situation.

— Ach so... das ist ein neue besen ! (Ah bon c'est un balai neuf ! me dit-il, je vais arranger cela !)

Il appela au téléphone le nouveau et lui dit qu'ayant besoin de ses ouvriers il ne voulait pas qu'on les em... (sic) pendant les heures de repos.

L'autre le prit très mal et cria si fort que je pouvais suivre la communication, que je résume en quelques mots : « Charbonnier est maître chez lui ».

Herr SIELAF raccrocha et demanda directement le capitaine de la compagnie de Heide, Quand il eut terminé, il me dit :

— L'affaire est arrangée ; retournez au travail ; votre balai ne balayera plus !

Je rendis compte à mes camarades et l'on reprit le travail, bien décidés à recommencer si cela se reproduisait.

A midi nous eûmes des nouvelles par l'homme de soupe, de la part de Mimile qui avait tout entendu, le téléphone étant dans la cambuse.

Le nouveau balai avait bien reçu un deuxième coup de fil qu'il avait écouté au garde à vous. Mimile ne perçut que des « Ja wol Herr Hauptmann » (Bien mon capitaine), mais avait remarqué sa mine déconfite.

Le soir à la débauche, l'homme en armes qui devait venir nous chercher, selon les nouvelles directives, n'était pas là. Nous rentrâmes seuls, comme d'habitude.

Le sous-officier se tenait dans la cour...

Quand tout le monde fut rentré dans la salle, il y pénétra à son tour.

Je vais vous quitter, nous dit-il. Je pars dans une unité de combat. Je regrette de ne pas rester avec vous, nous aurions peut-être fait bon ménage.

Je ne sais ce que me réserve l'avenir ; j'ai une femme et une petite fille. Alors je vous dit adieu...

Personne ne s'apitoya sur son sort. Il tendit la main au P.G. le plus proche de lui, mais le camarade la lui refusa et la porta à son calot.

Il lui rendit son salut et s'en fut la tête basse. Le travail reprit normalement le lendemain.

Sans cette grève qui aurait pu nous coûter cher, nous aurions eu ce « fayot » un bon bout de temps sur le dos.

Il fut remplacé dans la journée par un vieux Feldwebel de la deuxième réserve. Il nous laissa une paix royale.

Jean AYMONTIN. 27641 X B.

Je souhaite voir le plus de monde possible le 24 mars. Inscrivez-vous à l'Amicale. Cela n'empêchera pas de se retrouver chez le Père Francis FEILLET, à Maule, le 5 juin.

Amitiés à tous et à toutes.

J. A.

P. S. - Selon les indications de l'ami AYMONTIN, je rétablis ici les 12 « pieds » d'un alexandrin de son poème paru dans le numéro de janvier :

« Première neige » (10° vers) :
... « Les plumes hérissées pour se tenir au chaud. Dorénavant, je vais compter sur mes doigts... Mille excuses (J. T.)



Reprenons nos bonnes habitudes, quelques nouvelles...

Un coup de fil de notre ami FRUGIER et de Mme me transmettant ses vœux pour 1985 avec la promesse de vous les adresser à tous, mes bons amis, voilà qui est fait.

Une très jolie carte de vœux de notre « grand » ROBERT, qui se remet lentement d'une mauvaise bronchite et qui cherche toujours à vendre sa superbe villa des Adrets de l'Estérel pour prendre un appartement où il aura moins de servitudes. Bonne chance.

Avant Noël, reçu les vœux de nos amis DROUOT, vœux partis de Lille où ils ont passé les fêtes de Noël chez une de leurs filles. A ce moment Yolande me disait que notre vieux Maurice ne tenait pas la grande forme. Souhaitons lui une meilleure santé en espérant que sa dévouée secrétaire me le confirmera sous peu.

Une heureuse surprise de notre ami BALESDENS qui m'informe avoir téléphoné, devinez à qui?... à un revenant (qui ignorait que l'Amicale existait toujours), j'ai nommé notre vieux Désiré COMONT, qui habite, rue de Falaise à Amiens. Inutile de vous dire que je lui ai adressé aussitôt un petit mot de « récupération »!... avec l'espoir de les voir tous les deux — ainsi que leurs dames — à la prochaine Assemblée générale, le 24 mars à Paris.

Comme chaque année, des vœux par téléphone de notre toujours jeune ami KAUFFMANN — Dédé pour les dames —. Un grand merci... les miens en échange, très sincères. Sa santé se maintient, mais pas de sorties par ce froid polaire du fait de la difficulté à se déplacer.

Comme chaque année, nos amis JOUILLEROT n'ont pas omis de me transmettre leurs bons vœux ; très heureux, que sa femme Lucette, en quelques lignes ajoutées, me laisse entrevoir leur présence à l'Assemblée générale du 24 mars, j'en serai particulièrement ravi. Venez, les amis !

Reçu les vœux de nos amis ENCELOT qui, comme beaucoup, ont de petits ennuis de santé. Leur petit pays normand n'étant pas loin de Paris je serais heureux de les revoir à l'occasion de l'Assemblée générale du Stalag, le 24 mars prochain... pourquoi pas, les amis ?

Heureusement que notre ami JOLAIN possède une très charmante secrétaire, sa femme en l'occurrence, car, sans elle, je ne crois pas que nous aurions des nouvelles de notre « vieux » Albert. Un grand merci pour leurs bons vœux. Ils ont fêté, cet été, leurs 50 ans de mariage. Un grand bravo pour cette longue fidélité. Je serais particulièrement heureux de leur offrir le pot de l'amitié si, d'aventure, ils nous faisaient le grand plaisir de venir à la table du 604, le 24 mars prochain.

J'éprouverais un autre très grand plaisir, si notre ami PERNET me faisait la joie de venir assister à notre Assemblée générale du 24 mars à Paris, en compagnie de Josépha, sa femme, lesquels ont été unis à notre retour de captivité en passant dans le premier camp où nous avons trouvé les officiers français. Vous vous souvenez?... Il y aura 40 ans en mai prochain... Alors ami Léon ?...

Tu es encore jeune, mon vieux Pierre ! Pense donc, 70 ans que je compare à mes 77 piges !... mais assez blagué !... un grand merci pour vos vœux et en échange, recevez les nôtres, très sincères, ainsi qu'une bonne santé à tous. Comme pour beaucoup d'entre nous, heureusement que Mme GAMBIEE est présente pour nous donner de leurs nouvelles... Qu'elle en soit remerciée.

Sur la prochaine lettre que tu auras l'occasion de m'écrire, mon cher COULON, précise bien « Résidence des Joncs » car la rue des Joncs possède quelques 170 numéros et comme les MARTIN ne manquent pas... J'ai eu la chance de recevoir tes bons vœux que je te retourne très sincèrement et surtout une meilleure santé.

La compagne de notre regretté « Tonton » SAUVAGERE est toujours aussi fidèle aux copains du 604, et lorsque je reviens un peu en arrière je pense à l'excellent déjeuner pris chez eux... c'était en 1948, je crois... à la suite de ma demande de me trouver une dizaine de tonnes de patates, destinées aux cantines de l'Aérospatiale. Je vous fais de grosses bises, petite Madame, et merci.

Au mois prochain, les amis. D'ici là : Bonne santé à tous.

Et pensez au 24 mars, à Paris, où nous fêtons ensemble le 40^e Anniversaire de notre retour !

Maurice MARTIN.

Mle 369 - Stalag I B puis X B.

Le ferrage des petits poulains

C'est une petite histoire qui a son côté humoristique !

Elle démontre, en particulier, que les géfangers que nous étions, savaient être capables, quand nos gardiens avaient le don de nous exciter, d'avoir la réponse qu'ils méritaient.

La voici donc, avec une courte explication au départ, pour situer à la fois, et les faits et les lieux.

L'histoire s'est passée en Prusse Orientale, dans cette région nordique de l'Allemagne, où le pittoresque a vraiment oublié de s'installer. La nature s'est contentée d'y planter quelques forêts, avec pâturages et cultures. Et, parsemées à travers cette campagne un peu sauvage, des fermes, voire de grandes fermes, où vers 1943, nous nous trouvions rassemblés une bonne vingtaine de prisonniers français. J'ai dit que les fermes étaient vastes. La nôtre devait approcher les 100 hectares. Il n'est pas besoin de dire que notre grande occupation consistait en travaux agricoles : qu'on soit mécanicien, maçon ou professeur.

Détail à signaler : pas de tracteur, pas de machines, aucun moteur !... C'est que la guerre de Russie battait son plein et ce qui manquait le plus aux allemands à cette époque, c'était l'essence. Elle devait probablement couler à plein bord du côté de Stalingrad !

Mais si le carburant manquait, il était remplacé par la gent chevaline qui avait un bon groupe de représentants, auxquels s'adjoignaient des poulains, dont on faisait l'élevage à la ferme. Ils vont être d'ailleurs les héros de notre histoire...

En effet, leur ferrage se faisait en général au printemps, et celui qui en était responsable, était un Maréchal-Ferrant, de type vraiment prussien. Il était chargé des poulains sans doute, mais il s'occupait aussi de toute la cohorte des chevaux de ferme. Ça lui permettait d'exercer sur nous toute son autorité. Il n'était jamais content et avec son jargon nordique, il ne cessait de nous « enguirlander » à longueur de journée. D'après lui, il y avait toujours un cheval qui perdait son fer, qui se déboîtait, un autre qui se blessait ou cassait ses traits, etc, etc...

Et naturellement, nous étions les responsables et nous subissions engueulades sur engueulades ! autant qu'il savait en inventer ! Il fit tant et si bien, qu'on finit par convenir, les uns et les autres, qu'on allait lui faire passer toutes ses rodomontades. Et voici la comédie que l'on mit sur pied.

Les poulains étaient dans une écurie à part. On élaborait le plan suivant. Le soir, en fin de journée, un certain nombre de géfangers, en se dissimulant naturellement, rentraient dans l'écurie et rendaient, en quelque sorte, une visite spéciale aux petits poulains !... Ça consistait à « mimer » déjà, ce qui serait leur... ferrage dans une quinzaine de jours. Deux camarades s'approchaient de chacun d'eux, les caressaient sur l'encolure, les flattaient en leur prenant gentiment une patte, comme pour les ferrer. Puis, finalement, cette petite comédie terminée, à chacune de ces bonnes bêtes, au moment de faire le geste pour mettre le fer, on lui administrait un « bon coup de bille » comme ça se dit en français.

En général, le coup portait assez sec et fort, si bien que souvent, le poulain épouvanté de ce geste, qui n'était pas du tout de son goût, sautait dans sa crèche !...

On renouvela cette comédie, pour la bien mettre au point, une quinzaine de jours. Elle réussit à 100 %. Les poulains bondissaient vraiment, ne sachant pas, et pour cause, ce qui leur arrivait, mais le rôle que nous voulions leur faire jouer, réussissait parfaitement.

Vint le grand jour. Celui du ferrage.

Tous les habitants de la ferme étaient réunis dans la grande cour pour assister à l'opération, qui prenait d'ailleurs l'allure d'une fête : on ferrait les poulains !

Il y avait l'haubereau, la hauberine, toute la hauberinaye (Excusez mon orthographe...) Et naturellement il y avait aussi le maréchal-ferrant, avec tout son attirail : marteau, clous, tablier de cuir, etc. Il n'est pas besoin de dire que le groupe des géfangers y était aussi. Ils ne voulaient absolument pas manquer le déroulement du scénario.

Vint donc le premier petit poulain, amené par un domestique de la ferme. La petite comédie habituelle commença donc à se dérouler. Le maréchal-ferrant caressa l'encolure de la bête qui commença d'ailleurs à dresser les oreilles. Puis il prit une de ses pattes et au moment précis où il s'appretait à lui donner le premier coup, le jeune poulain se cabra autant qu'il put et « fichu son camp » ! Il avait été trop bien formé pendant 15 jours en recevant les « coups de bille ». Vous devinez l'ahurissement du maréchal-ferrant. Il crut d'abord que la bête était seulement énervée et il essaya de la reprendre pour recommencer l'opération. Mais rien n'y fit ; le jeune poulain se livra encore à la même escapade, sans bavure. Cette fois le maréchal-ferrant était complètement suffoqué. Il ne put, en son jargon de prussien, s'empêcher de dire : « Mais il a le diable dans le ventre ! » Et tout cela se passait devant les habitants de toutes la ferme, sans oublier les prisonniers qui avaient toutes les peines du monde à tenir leur sérieux...

Cependant, on ne pouvait continuer ainsi. On passa au deuxième poulain. Même résultat !... Et il en fut ainsi pour les 15 poulains ! Aucun ne se laissa ferrer. Vraiment l'opération avait été très bien montée et avait parfaitement réussie.

Mais vous devinez la colère du Hobereau et de son entourage et surtout celle du maréchal-ferrant, qui, lui, n'y comprit absolument rien. Quant aux prisonniers, ils eurent toutes les peines à retenir leur fou-rire. Il fallait même qu'ils se méfient, de crainte d'être soupçonnés !

Voici donc l'histoire du ferrage des petits poulains.

Elle fit comme une sorte de scandale dans la ferme. Mais il y en eut un, surtout, qui en prit pour son grade. Ce fut le fameux « maréchal-ferrant ». Il ne devint pas tout à fait fou, mais ce fut tout juste...

Quant aux prisonniers, ils eurent, par la suite, un peu plus la paix. Le maréchal avait été en grande partie vidé de son humeur. Les géfangers avaient bien pris leur revanche...

Armand MILLOT.
47° B.C.A.

GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec	Anjou Gamay
Coteaux de l'Aubance	Anjou Rouge
Rosé de Loire	Méthode
Cabernet d'Anjou	Champenoise

Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT
Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

IL Y A 40 ANS

La vie d'un kommando d'agriculture dans la Haute-Souabe vue par son homme de confiance

(suite)

4 juillet.

Ce n'est pas aujourd'hui qu'on rentrera du foin. Des averses rageuses s'abattent brusquement. Mais on peut faucher et c'est ce qu'on fait. Je rentre à la ferme, trempé jusqu'aux os.

Devant ce mauvais temps, le père Anton a pris la décision de regagner ses « pénates ».

Les journaux annoncent les funérailles du Général Dietl, « le héros » de Narwick, qui a trouvé la mort dans un accident d'aviation. C'est lui, qui dans l'armée allemande, avait été le premier décoré des « Feuilles de Chêne ».

Notre « conférencier » de ce soir est Garderon, qui nous donne une leçon sur l'élevage des étalons, la reproduction chevaline et les mulets du Poitou. Il paraît documenté sur la question !

5 juillet.

Toujours des nuages noirs et pluie.

On fauche de l'herbe et le soir on va chercher un gros chariot de sciure de bois. Demain, nous allons tous, passer la radio, à Bérach.

6 juillet.

Aujourd'hui, nous allons tous passer à la radio à Bérach. Pour faire pester les Bauers, le temps est splendide, c'est la seconde belle journée de l'été, avec un ciel d'azur et une brise tempérée. Bonfils et Haegemann effectuent le voyage en voiture avec le « gros de la Post ». Il ne manque qu'Houjet, qui est à l'hôpital.

Plaisanteries traditionnelles sur le coup de pédale de Bellière et la rapidité de Lerocher, « ex-champion amateur ».

Roques me serre de près, pour me conter ses récentes tribulations à Heidelberg. Elles ne sont pas racontables...

Le peloton se grossit avec des camarades d'autres kdos. C'est toute une file de bicyclettes, qui s'échelonne sur une distance de plus en plus longue. On se regroupe à l'entrée de la ville. Nous rentrons à Bérach par le haut, dans l'air frais du matin.

Les belles villas, espacées, entourées de verdure et caressées par les rayons obliques du soleil levant forment un spectacle magnifique et reposant.

Tout de suite après le pont, nous apercevons des uniformes verdâtres. Le lieu où nous nous rendons est très proche.

L'examen radiologique se tient dans une maison communale, baptisée Marthin Luther. En attendant d'entrer, nous sommes sur le bord de la route, le long d'un ruisseau et d'une palissade.

Des glapissements nous indiquent que le nouveau Oberleutnant, véritable soudard, assiste à la séance.

Une alerte sérieuse est annoncée, au passage d'un commandant qui distribue gracieusement « des 3 jours de prison aux camarades mal boutonnés, ou bougeant au garde à vous ».

Des Italiens (et particulièrement un marin en tenue noire) sont très regardés. Des Russes, séparés des autres prisonniers, sont gardés par des soldats baïonnette au canon.

Nous passons, enfin, nus jusqu'à la ceinture, à la cadence de 4 secondes devant l'appareil, le temps pour un docteur de prononcer : « respirez... ne pas respirer ».

« Le Louis », à qui j'avais recommandé de porter des bretelles, fait des difficultés pour les enlever. Scène comique qui déclenche de nombreux rires !

Nouvelle attente sur le bord de la route. Lerocher qui brûle de s'esquiver, réussit à s'en aller quelques instants, sous prétexte de demander un renseignement à l'aumônier.

Le gardien ne nous presse pas pour repartir, malgré l'Oberleutnant, qui vient donner de la voix.

Au moment de monter en selle je simule une crevaillon. Aussitôt, Le Prévot et Delis en font autant. Le tour est joué. Nous restons à Bérach pendant que le gardien emmène les autres.

Après quoi, nous entrons au restaurant où mangent les prisonniers de l'industrie.

L'aumônier, Chapelain et 4 camarades, employés chez un fabricant de conserves de viande, sont entraînés à reprendre des forces.

En sortant, je vois qu'un pneu de la bicyclette est dégonflé. Je regonfle, mais un quart d'heure plus tard, il faut recommencer.

Sans précipitation, je mets pied à terre et rentre à pied. Il est quatre heures quand j'arrive à la ferme où il n'y a personne.

Le Bauer ayant fauché du trèfle ce matin, je vais dans le pré où toute la maisonnée est en train de dresser des piquets.

Au lager, nous avons ce soir un camarade de Fischbach, qui nous explique, avec force gestes, comment il a réussi à changer de kdo.

Il a fait, délibérément, « la grève sur le tas ». Le gardien qui voulait le contraindre à travailler, faillit passer un mauvais quart d'heure. De fait, le camarade en question est taillé en hercule et ne doit pas être facile à maîtriser quand il a perdu son sang-froid.

7 juillet.

Encore une journée superbe. L'herbe de la première coupe est terminée de faucher. Dans l'après-midi on rentre 4 chariots de foin.

Nous venons de recevoir une lettre de Schulz, dit « Antoine ». Il est au stalag après avoir été en prison.

Sans s'embarrasser de préambule, il nous réclame : « un gros colis de victuailles, du tabac et des cigarettes, et 50 marks, à mettre dans le colis ». A part ça, il n'est pas exigeant !

8 juillet.

Chaleur écrasante. Nous fauchons, mais c'est du regain. On décharge les dernières charretées de foin. C'est très difficile, car il n'y a plus de place sur les fenils. Il y a eu beaucoup d'herbe cette année.

Depuis quelques jours, le tracteur de la commune était conduit par un jeune homme, réformé à la suite d'une trépanation. A la façon dont il pilotait, il était facile de prévoir que les jours de l'engin étaient comptés. Aussi, personne n'a été étonné, en apprenant hier soir, que le dit tracteur est entré violemment en contact avec un arbre. On ignore, encore, s'il est réparable ?

Le gardien qui avait obtenu une permission agricole, est revenu ce matin. Mais, c'était pour chercher son paquetage, en vue d'un départ, sur le front de l'Est. L'employé de la Caisse d'Épargne qui le remplaçait, nous reste donc, ce qui n'est pas pour nous déplaire.

Ce soir, Bonfils nous relate le drame qu'il a provoqué, après dîner, au sujet de la nourriture. Du temps de Roussaint et même encore l'année dernière, on mangeait, paraît-il, d'une façon excellente à l'hôtel de la Post. Avec la guerre qui se prolonge, les rations sont maintenant de plus en plus maigres. Irrité d'avoir ingurgité des « nouilles », alors que l'après-midi, il allait y avoir dix chariots de foin à charrier, Bonfils est allé chercher le gardien. Celui-ci a ramené la paix tant bien que mal. Mais la réclamation n'a pas été vaine. A 6 heures le casse-croûte était particulièrement copieux.

9 juillet.

Un vrai dimanche. Personne ne travaille. Grondements et pluie d'orage à midi. Le soleil parvient à percer les nuées, après l'averse.

L'actualité est surtout consacrée, depuis quelque temps, à la nouvelle arme qu'emploient les Allemands, en guise de représailles, contre les bombardements anglais.

On ignore encore de quoi il s'agit exactement. Les journaux ont différents noms : avion robot, bombe ailée, météore à la dynamite, etc... Malgré les déclarations de quelques observateurs, les effets de ces projectiles sont assez peu connus.

10 juillet.

Nuages noirs et grands coups de vent

Le matin, une vieille dame à lunettes qui vient souvent pendant la fenaison, donner un coup de main, me demande si je peux aller faucher pour elle et son mari. Le Bauer est d'accord. J'y vais, bien entendu. C'est dans un pré en pente et il faut faire très attention aux glissades. Le soir, elle me donne un bon pourboire.

10 juillet.

Des discussions passionnées sont entreprises, ce soir, par Casimir, qui nous rapporte qu'on mobilise en France. Pour le travail disent les uns, pour la guerre affirment les autres...

11 juillet.

C'est maintenant que le gendarme retraité commence sa fenaison. Il fauche sur le bord des routes (on dirait qu'il pioche). Sa fille, aussi gracieuse que lui, l'accompagne.

Une déchirure dans la voûte nuageuse nous permet d'entrevoir des formations aériennes qui regagnent l'Angleterre, en groupes serrés, après s'être délestées de leur chargement, en Bavière ou ailleurs.

Garderon a été hospitalisé, ce matin, pour un anthrax à la cuisse.

12 juillet.

Des averses à peu près toutes les heures. On dégerme des pommes de terre, dans la cave.

Après le repas de midi, on fauche de l'herbe. Il n'y a pas de jours dans l'été où on ne fauche pas.

Des appareils anglais ont de nouveau survolé la région. A en juger par les vombrissements, ils étaient plus nombreux qu'hier. L'arme secrète, appelée V1, est-elle autant d'efficacité qu'un bombardement de 2000 avions ? C'est fort douteux...

Lerocher qui était parti échanger des effets à Laupheim est rentré plus tard, à cause des alertes. Les trains avaient plus de deux heures de retard. Le magasin de la Compagnie est de plus en plus pauvre. Pas de souliers, pas de culottes. Il n'y a que quelques chemises.

13 juillet.

L'aviation anglaise continue à s'acharner sur Munich. Aujourd'hui encore, des escadrilles passent au-

dessus de nos têtes. Dans le ciel, des pans de bleu, nous laissent distinguer les appareils qui scintillent au soleil.

Lerocher qui étend du fumier dans un champ, en oublie son œil malade et ne perd rien du « spectacle ».

Le soir, nous allons à l'hôpital, pour voir les « agonisants ». Pour le moment ils sont trois : Delis qui est rentré ce matin. Houjet a été opéré d'une oreille et Garderon a une cuisse ouverte.

En souvenir des retraites aux flambeaux d'autrefois, il y a ce soir quelques chansons et de la bonne humeur, dans notre lager.

14 juillet.

A peine réveillé Derenne nous rappelle le programme des réjouissances qui se déroulaient, à Aumont, pour la fête nationale. Il n'oublie pas de mentionner le banquet des pompiers, dont il faisait partie et les rentrées peu glorieuses qu'il effectuait, après avoir perdu la moitié de son uniforme...

Le ciel est assez serein. Je vais tasser du foin sous les tuiles. Puis, on rentre encore deux petites charretées de trèfle. Dans tous les prés, on voit une agitation frénétique. Nous voyons un autre Bauer se jeter sur son fourrage, à demi-sec, avec une rapidité de coureur de 100 mètres.

Et voilà une fenaison de plus, passée sous le ciel d'Allemagne.

Cette fois, nous espérons bien que c'est la dernière. Si les paysans de la Haute-Souabe n'employaient pas le système des piquets, la moitié de leur foin mourirait dans les prairies.

15 juillet.

Une journée où il ne pleut pas ! C'est à marquer dans les annales !

La lutte se poursuit, toujours aussi acharnée, sur le sol français. Caen et Saint-Lô, pour ne citer que les villes principales ne sont plus que des amas de décombres.

Sur le front Est, les armées soviétiques approchent de la Prusse-Orientale.

16 juillet.

Matinée pluvieuse. Casimir qui devait rentrer du foin, contemple l'eau qui tombe, avec un sourire de satisfaction. C'est aujourd'hui dimanche.

Le mauvais temps n'arrête pas l'activité de la R.A.F. Nous avons encore entendu des avions qui passaient au-dessus des nuages. Ils ont même lâché des bombes qui sont, paraît-il, tombées à 2 kilomètres d'Ezelle.

Vers 3 heures, l'aumônier de Bérach vient faire une messe. La cérémonie se déroule à l'hôtel de la Post, au premier étage. La patronne, qui est catholique, a préparé une sorte d'autel, avec des statuettes et des fleurs. L'aumônier est aux anges : « C'est au poil ! », dit-il sans manières. L'office est un peu long, mais Lerocher et Le Prévot se mettent à chanter à mi-voix.

L'abbé Busteau est un homme extrêmement sympathique. Je reste discuter avec lui pendant deux heures. Il repart enchanté de l'accueil que nous lui avons réservé. « Je viendrai en septembre, nous confie-t-il, avant de monter à bicyclette.

17 juillet.

Le temps ne varie guère : toujours des nuages noirs qui traversent le ciel avec rapidité.

Pour meubler les heures creuses, nous avons, maintenant, un divertissement « très recommandé ». Lerocher et Le Prévot, de leur plus belle voix, nous chantent des cantiques, dès qu'ils sont rentrés du travail. Malgré la beauté de ces chants liturgiques, certains auditeurs préfèrent d'autres chansons et ne se cachent pas pour exprimer leurs sentiments. Mais imperturbables, nos deux artistes continuent de plus belle.

Aujourd'hui nous avons reçu un colis de livres. Ce sont pour la plupart des tomes de collections à bon marché : Le livre de demain, Sélect-Collection, Le livre moderne illustré. Tous ces livres sont dans un état pitoyable. Peut-il y avoir des gens si peu soigneux ?

18 juillet.

Enfin une belle journée ! On coupe de l'herbe pour les vaches. Et l'après-midi, on charrie du purin.

On entend, à présent, des pétarades et des détonations. Il paraît que Friedrichshaven (du moins ce qu'il en reste) a été bombardé à nouveau.

19 juillet.

Depuis que les foins sont rentrés, il fait un temps splendide. La chaleur se fait sentir dès le matin.

Passage d'avions, que le ciel découvert, permet de contempler parfaitement.

Des trompes sonnent l'alerte dans toutes les directions. Minel, qui était chez le dentiste de Bérach, ce matin, n'a pu repartir tout de suite, en raison de l'alarme. Chaque tentative, pour se hasarder dans la rue, lui valait une admonestation d'un agent de la Défense passive, porteur d'un brassard.

La clé de l'armoire aux colis, qui était disparue, depuis dimanche, s'est retrouvée miraculeusement, ce soir, sur la fenêtre de la cuisine. Comme chacun affirme ne pas l'avoir prise, c'est probablement une opération du Saint-Esprit !...

Cette fois, les transports automobiles sont suspendus. L'autobus ne venait plus depuis déjà longtemps. Une petite voiture postale qui assurait le courrier va, elle aussi, cesser de rouler.

La correspondance et les colis seront adressés, désormais, à Umdorf. C'est un homme âgé qui a été nommé, pour aller, trois fois par semaine, à la gare avec son cheval et un chariot à roues caoutchoutées. C'est la revanche de la traction animale !...

20 juillet.

Au moment où nous partons, le Bauer et moi, livrer un chariot de foin à Essendorf, on entend le ronronnement caractéristique des avions américains.

Sur la grande route, on croise de nombreuses juvéniles suivies de leur poulain.

Ce n'est pas à la gare qu'on décharge le foin, mais à un autre endroit, en plein air. Longue attente. Il y a 9 chariots avant moi. Mon Bauer me laisse.

Le monte-charge refuse de fonctionner. J'entreprends une longue conversation avec le camarade qui est employé à l'empilage du foin.

Au retour, je médite en contemplant le paysage qui nous est apparu, la première fois, il y a 4 ans...

Qui aurait pensé que 48 mois plus tard, nous serions encore là ?...

21 juillet.

Superbe à l'aurore, le ciel se couvre brusquement et des averses entrecoupe la journée.

Ce matin : « Alerte aux avions ! » On entend des détonations lointaines. C'est la Bavière, qui pour le moment, subit des attaques massives. Les avions venus d'Angleterre et ceux qui partent d'Italie, s'y rencontrent.

Hier, 20 juillet, Hitler a été l'objet d'un attentat à son grand-quartier général. Un corps explosif, placé dans la salle où il se trouvait, a blessé plusieurs généraux de son entourage. Le Führer serait indemne ?

Un commencement d'incendie s'est déclaré, aujourd'hui, chez Maigler, par suite de l'échauffement de la masse de foin. Les pompiers sont intervenus sur les lieux. Un officier a décrété qu'il était nécessaire de sortir dehors tout le tas de foin. Du joli travail en perspective !

22 juillet.

Fréquemment, nous avons, le matin, un spectacle qui vaut son pesant d'or. Ce sont les querelles qui mènent aux prises Lerocher et Derenne. A propos d'un rien, si l'un d'eux s'est levé du pied gauche, ils échanquent des locutions triées sur le volet. Après un préambule où ils se traitent respectivement « d'andouille et d'idiot », ils en viennent aux épithètes empruntées au vocabulaire de la charcuterie. A la suite de quoi, chacun va rechercher dans le passé de l'autre, des vérités blessantes. « T'as fait le boy dans l'armée pendant 18 ans, parce que t'étais trop fainéant pour travailler », dit Derenne. « Et toi, tu te faisais nourrir par ta mère », réplique Lerocher.

« Va donc, vieux ivrogne, tu buvais le vin de l'ordinaire ! » « Oui, mais je n'ai pas fait 8 mois de sana pour avoir trop bu ! » Etc., etc...

Quand Lerocher est à bout d'arguments il sort tout son répertoire d'injures. Mais Derenne ne lui cède en rien et n'est pas à court d'expressions originales.

Si ces joutes oratoires diminuent d'intensité nous les ranimons par des allusions appropriées...

Maurice ROSE.

A suivre.

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIÈRE
BASTIAISE
CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA
Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts immobiliers - Locations, etc...

MOTS CROISÉS
N° 405
par Robert VERBA

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
1									
2									
3									
4									
5									
6									
7									
8									
9									

HORIZONTALEMENT

1. - J'espère que nous participerons en grand nombre à celui du mois prochain. — 2. - Reconnaîtrait. — 3. - Hôtel accueillant surtout les automobilistes de passage. - Levée aux cartes. — 4. - Elle est blonde ou brune et préférée sans faux col. — 5. - Lisière. - Maigre mais bien charpenté. — 6. - Détériorée. — 7. - Graissèren. — 8. - Préposition. - Evincé. — 9. - Regimbais (généralement précédé de : « se »).

VERTICALEMENT

1. - Faire la noce au cours du 1 horizontal. — 2. - Posséder. - C'est la première du journal. — 3. - J'espère qu'à ce jour tous nos amis l'ont fait pour la date du banquet d'anniversaire. — 4. - S'est chamaillée. — 5. - Affluent de l'Oubangui. - Dans cet ordre elle n'ouvre pas la porte du Paradis. — 6. - Fin d'infinif. - Chaîne de montagnes de l'U.R.S.S. — 7. - Ornera les surfaces d'un revêtement. — 8. - Pronom personnel. - Percu. — 9. - Marqués d'un tout petit écriteau.



JANVIER 1985

A toutes, à tous : BONNE ET HEUREUSE ANNEE !

Que celle-ci soit pour vous tous et vos familles, pleine de santé et de joie. Puissions-nous nous retrouver, longtemps encore... aussi nombreux !

N'oubliez pas le 24 mars à Vincennes, nous nous devons de célébrer avec éclat le 40^e Anniversaire du retour.

Veuillez, sans plus tarder, retenir votre table auprès des organisateurs et faciliter leur tâche.

A bientôt. Merci.

—0—

BRAVO, ULM !

Le premier jeudi de janvier n'a pas failli à la tradition. Malgré les intempéries, les anciens d'Ulm étaient venus très nombreux, aussi fidèles que notre amitié. Merci pour cet encouragement, et comme le rappelait le Président LANGEVIN, le Kommando d'Ulm... reste, et j'ajoute RESTERA... le beau fleuron de l'Amicale; ceci, grâce à l'effort de chacun de nous.

L'atmosphère est au beau fixe. Notre table habituelle, souvent réduite, est trop petite... il faut y ajouter une supplémentaire. C'est un succès. Bravo! Encore merci!

Après l'échange des vœux traditionnels, rois et reines coiffaient leur couronne d'un jour et levaient leur verre à l'amitié et à la santé de tous, présents ou absents.

Le Président LANGEVIN, encouragé par de nombreux applaudissements, remerciait chacun de nous pour cette fidélité à l'Amicale, confiant dans son avenir, dans son destin.

S'il nous reste encore quelques beaux jours, ne les perdons pas. Aussi, conscient des difficultés de chacun pour venir dîner, les premiers jeudis de chaque mois, à l'Opéra-Provence, pour les banlieusards et les parisiens, dans ce climat d'insécurité, propose un déjeuner, le dimanche 24 février, toujours à l'Opéra-Provence, à partir de 12 heures.

Afin d'encourager cet effort, venez nombreux et d'avance, vous inscrire et retenir votre table.

Etaient présents:

Notre sympathique Président d'Ulm, René SCHROEDER et son épouse, rétabli après une délicate intervention, mais plus en forme que jamais, il combla le vide que nous déplorions tous depuis trop longtemps. C'est une nouvelle jeunesse pour le plaisir et la joie de tous ses camarades et amis. Bravo, Président!

A ses côtés, camarades et amis avec leurs fidèles épouses qui apportaient tout leur charme : MM. et Mmes

DUEZ, REIN, SENECHAL, JOSEPH, BALASSE, FAUCHEUX, Mmes COURTIER, MIQUEL, VECHAMBRE, JACQUET, CADOUX, BERTHOT, Huguette CROUTA notre si dévouée et fidèle mascotte.

Nous devons excuser pour raisons familiales ou de santé et les remercier de leurs bons vœux, en leur renouvelant tous les nôtres : Mme BERRUE et ses enfants, Madeleine et Lucien ARNOULT, M. et Mme HINZ, GRESSEL, BATUT, Jean BLANC, Mmes LAVERGNE, FILLON, DAMINET.

—0—

BOITE AUX LETTRES

A ces vœux, adressés par nos amis que nous remercions, en retour nous leur renouvelons tous les nôtres de santé et d'indéfectible amitié :

Nos amis belges Marcel et Aline BELMANS et leurs enfants (Bruxelles), Emile LEGRAIN et ses enfants (Tamines), Mme DENIS (Bruxelles).

Un grand merci à Roger HADJADJ et au Kdo de Schramberg. Tous nos vœux et santé pour leur actif et dévoué Président Roger, que nous reverrons le 24 mars à Paris, au milieu des anciens de kdo.

Pierre et Madeleine VAILLY (Epinal). Déjà inscrits pour le 24 mars.

Paul et Marie PIERREL (La Bresse), nous promettant de venir, eux aussi, pour le 40^e Anniversaire.

Nos amis BRUN, de Vence, seront des nôtres le 24 mars... et beaucoup d'autres, nous voulons l'espérer.

Mme Georgette RIBSTEIN (Belfort). Mme RIGOT, sœur du regretté Père DERISOU (Usinères). Louis JEANTET et son épouse (Seysssel).

Nos amis Jean et Marguerite SALIGNAC (Puydaniel), avec nos fidèles pensées et complet rétablissement.

Mme Gisèle JACQUET (Reims) et sa sœur Yvonne VECHAMBRE. Leurs places déjà retenues pour le 24 mars.

Nos amis bretons Edmond et Eliane MICHEL (Côtes-du-Nord). Peut-être des nôtres le 24 mars ?

Daniel et Mireille GIROD et Bertrand (Vence). Prompt rétablissement. Amitiés.

Mme René STORDER et ses enfants (Linial, Belgique). Notre pensée fidèle et souvenir douloureux de son regretté époux René.

Pierre CHABALIER et son épouse (Ardèche). Vœux de meilleure santé et nos fidèles pensées comme notre amitié.

Nos amis MATEO (Beaucaire). Serions si heureux de les revoir le 24 mars ainsi que Robert SCHNEIDER (Metter, Belgique) et nos bons amis ISTA (Liège) pour parler de Bièvre et leur faire la bise.

Edmond et Suzanne RAFFIN (Chambéry) regrettent d'être si loin... mais toujours avec nous par la pensée. Nous aussi ne les oublions pas.

Avec plaisir, nous avons pu échanger nos vœux, de vive voix avec Jules et Yvonne GRANIER (Gard) présents ce premier jeudi de janvier, au dîner. Jules est rétabli... entouré des bons soins d'Yvonne, si dévouée. Les reverrons-nous le 24 mars avec leurs enfants Claude et Henri BOULET que nous remercions de leurs vœux ? Nous voulons l'espérer. Avec le T.G.V., plus de problème!

Notre camarade et ami Jean BATUT a dû subir une douloureuse intervention qu'il a supportée courageusement. Ce n'est plus qu'un mauvais souvenir et le voici à présent en rééducation. Son moral est bon, et

notre artiste envisage de reprendre ses pinceaux et de nous façonner de ces jolies toiles qui font l'admiration de tous. Nous lui souhaitons un prompt et complet rétablissement et pensons avoir le plaisir de le revoir parmi nous. Toutes nos amitiés et fidèles pensées pour lui et son épouse Germaine. Nous leur disons à bientôt.

—0—

CARNETS BLEU ET ROSE

Des Mamies et Papis comblés :

Marie COURTIER nous fait part de la naissance d'une petite fille ANNE (décembre 1984) chez ses enfants, dont nous partageons la joie. Avec toutes nos félicitations et vœux de bonheur et de prospérité pour Anne.

Du « bout du monde » nos amis Bretons Edmond et Eliane MICHEL sont dans la joie aussi. Une petite JEANNE est née le 1^{er} janvier 1985 chez leurs enfants. Toutes nos félicitations aux jeunes parents. Bonheur et santé pour Jeanne. La Bretagne est à l'honneur. Kenavo.

Par-delà la « ligne bleue des Vosges », Céline a la joie de nous faire part de la naissance de son petit frère JULIEN (15 décembre 1984 à Epinal). Nos félicitations aux heureux parents (enfants de Paul et Marie PIERREL, de La Bresse). Beaucoup de bonheur pour ce petit vögien et grosses bises aux grands-parents Paul et Marie, en attendant de les voir très bientôt, le 24 mars à Vincennes. Nous les attendons.

—0—

NOS PEINES

Nous avons appris tardivement, par notre camarade REISER, le décès après une douloureuse maladie d'André AUBREGÉ, de Nancy, qui fut un des premiers hommes de confiance au Worwerk 13. Très actif et dévoué, excellent interprète, il mena une tâche souvent ingrate et difficile, en ces débuts de captivité. Toujours prêt à rendre service, il savait souvent convaincre nos géoliers et apaiser bien des difficultés. Animateur, il créa la première troupe théâtrale et fut à la fois acteur et metteur en scène. Il était infatigable, plein de vie et d'entrain. Sa gentillesse l'a fait aimer de tous.

Il y a quelques années, il avait organisé, à Nancy, une très belle rencontre entre les K.G. belges et français. Ce fut un succès de plus. Nous le pleurons aujourd'hui. Ce camarade laissera au cœur de chacun bien des regrets, une grande peine et plus encore un grand vide dans nos rangs.

A Mme AUBREGÉ, à sa famille, nous présentons nos sincères condoléances et notre sympathie attristée.

—0—

Avant d'en terminer, le Président René SCHROEDER et les anciens d'Ulm se joignent à moi pour adresser à Henri PERRON et à son épouse tous leurs vœux et nos sincères remerciements pour les colonnes qu'il nous réserve dans Le Lien.

Grâce à lui, ce trait d'union entre nous « Sous l'Ormeau », que lui confia le regretté Père VERNOUX, reste vivant et précieux.

Longtemps encore, nous souhaitons qu'il rédige nos « bavardages marginaux » que nous lui confions... et toujours tant attendus.

Merci Henri, au nom de tous.

Lucien VIALARD.
Ancien d'Ulm - V.B.

40^e Anniversaire du Retour Cérémonie du 14 Avril 1985 à Paris - Porte de Versailles - Organisée par la FNCPG-CATM

PROGRAMME :

- 8 h 30 : Office œcuménique.
- 9 h 30 : Le Grand Orchestre de C. Delivier.
- 10 h 15 : Cora Vaucaire.
- 10 h 50 : Los Calchakis.
- 11 h 15 : Patrick Burgel.
- 11 h 50 : Lucien Lupi et Dany Lauri.
- 12 h 25 : Nicole Rieu.
- 12 h 50 : Les Palata.
- 13 h 20 : La Féerie des Eaux de Peter John.
- 14 heures : La Batterie Fanfare de la Garde Républicaine.
- 15 h 10 : Séance officielle. Allocution.
- 17 heures : Nicoletta.

Durant toute la journée « RETROUVAILLES » au stand du Comité National d'entente P.G., aux emplacements réservés aux amicales (Zone 2) s'il fait beau temps dehors le long du hall n° 5).

La zone n° 1 est réservée à l'animation permanente (programme ci-dessus) et à l'Office œcuménique.

Zone n° 2 : stands des diverses activités de la Fédération, Comité d'Entente, stands régionaux des Associations Départementales, exposition sur la captivité et la guerre en Afrique du Nord.

Zone n° 3 et 3 bis réservées à la restauration (zone 3 les plateaux repas froids; zone 3 bis restauration traditionnelle).

INSTRUCTIONS DE LA FEDERATION :

Droit d'entrée : 30 F par personne, matérialisé par une plaquette-programme et un badge au sigle de la Fédération. Se les procurer soit auprès des Associations Départementales, soit à l'U.N.A.C., 46, rue de Londres, 75008 Paris, avec le règlement et les frais de poste pour l'envoi, cela avant le 15 mars 1985 dernier délai.

Ceux qui veulent profiter de la restauration à l'intérieur du Parc des Expositions doivent en faire la réservation avec leur droit d'entrée. Proposition pour les repas :

— zone 3 : prix du plateau repas : 80 F, comprenant : cœurs d'artichauts, terrine de veau et de légumes, contrefilet rôti, blanc de dinde, carottes grelots, salade algérienne, fromage, tarte aux fruits, 1/4 boisson, pain (le tout dans un coffret jetable avec couverts, serviettes et condiments). Service de 11 heures à 15 heures.

— zone 3 bis : restauration traditionnelle à 130 F, comprenant : croustade de jambon au madère, pièce de bœuf rôtie aux herbes, pommes fondantes, plateau de fromages, tarte aux fruits, café, vin (Sauvignon, vin de

pays), eau minérale (boisson sur la base d'une demi-bouteille par personne). Service à partir de 11 h 45. TRES IMPORTANT : Etant donné les conditions draconiennes des restaurateurs il ne sera effectué aucun remboursement.

Bien entendu de nombreux restaurants situés à proximité du Parc des Expositions peuvent accueillir également les participants.

Une cérémonie d'hommage aux morts étant prévue dans l'enceinte du Parc il est recommandé à nos camarades porte-drapeau de se munir de leur drapeau (ces derniers seront déposés sur des rateliers prévus à cet effet dans la zone n° 1. Ils complèteront ainsi la décoration de cette zone en particulier pour la séance officielle de l'après-midi).

ACCES ET STATIONNEMENT :

Plusieurs lignes d'autobus conduisent à la Porte de Versailles et la station « Porte de Versailles » de la ligne de Métro n° 12 est située à l'entrée du Parc des Expositions.

Un emplacement de stationnement est prévu dans l'enceinte du Parc des Expositions et avec l'accord de la Préfecture de Police le stationnement sera possible aux alentours, notamment sur le boulevard Victor, entre le pont du Garigliano et la Porte de Versailles, à l'exception du carrefour constitué par la place de la Porte de Versailles. Ces dispositions sont également valables pour les voitures particulières (nous demander une photocopie de la lettre de la Préfecture de Police pour les chauffeurs).

Nous vous donnerons, bien entendu, chaque mois, de nouvelles informations si nécessaire. Nous souhaitons que beaucoup de nos camarades assistent à cette GRANDE MANIFESTATION du 40^e ANNIVERSAIRE de NOTRE RETOUR et de la création de nos associations de P.G. Nous devons aider au maximum nos camarades de la Fédération dans cette importante organisation, le plus simple est avant tout de se conformer à tout ce qui précède. Nous comptons sur vous. Bon voyage et à bientôt.

Marcel SIMONNEAU.

P.S. - Toutes les commandes faites à l'U.N.A.C. (droit d'entrée, plateaux-repas-restauration) doivent être réglées en même temps au nom de : Union Nationale des Amicales de Camps.

Je me tiens à votre entière disposition pour tous les détails que vous pourriez désirer et tiens à votre disposition le plan d'implantation du Hall n° 5.

M. S.

En même temps que ses vœux, dont nous la remercions, Mme Gaston FERRANT, de Flacy (Yonne), nous a adressé le poème ci-dessous que nous publions bien volontiers pour sa beauté :

A ceux qui partent...

Les premiers trains qui ramenaient, d'Allemagne en France, nos prisonniers blessés et nos prisonniers malades, passaient par la Suisse, par Constance.

Un camarade du Stalag III A a dédié « ... à ceux qui partent » les vers généreux que voici :

Vous qui partez, mes camarades,
Vous les blessés, vous les malades,
Quand vous aurez quitté Constance,
Dites bonjour au ciel de France,
Dites bonjour à nos montagnes,
Bonjour pour nous, nous qui restons.

Quand vous aurez quitté Constance
Dites bonjour au ciel de France.
Faites salut à nos montagnes,
Aux vieux clochers de nos campagnes,
Salut pour nous, nous qui restons.

Faites salut à nos montagnes,
Aux vieux clochers de nos campagnes.
Enivrez-vous de la lumière
Qui glisse au fond de nos clairières.
Voyez pour nous, nous qui restons.

Enivrez-vous de la lumière
Qui glisse au fond de nos clairières.
Et quand dans la nuit parfumée
Vous reverrez la femme aimée,
Pensez à nous, nous qui restons.

Mais non, dans la nuit parfumée
Quand vous reverrez la femme aimée,
Vous qui partez, mes camarades,
Vous les blessés, vous les malades,
Oubliez-nous, nous qui restons.

Stalag III A.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

Nous remercions tous nos amis pour leurs bons vœux et leur fidélité à l'Amicale. Le lien qui nous unit ne se relâchera qu'avec le dernier d'entre nous, et nous en reparlerons dans quelques dizaines d'années... Encore bonne santé à tous et... tenons le coup!

Notre ami **JOULLEROT Gaston**, 11, rue de Champagne, Bourguignon 25150 Pont de Roide, joint à ses vœux un grand bonjour au 604.

Notre ami **ALLAIN Jacques**, 1, rue du Vieux-Château, Vernon. En plus de ses souhaits de longue vie à tous envoie ses amitiés aux anciens de Wurtlingen, Rotweil et Taillfingen.

Merci pour notre Caisse de Secours. Notre ami **MARTINOT Roger**, «Le Mont Agel», 88, Val de Gorbio, 06500 Menton, Espère revoir tous ses amis à Menton pour les fêtes du citron. Merci pour notre Caisse de Secours.

Merci à notre ami **GAUTHIER Charles**, 2, rue Denis-Papin, 93130 Noisy-le-Sec, pour ses bons vœux et sa générosité envers notre C.S.

Notre ami **ADAM Bernard**, 32, rue François-Bonvin, 75015 Paris. Recherche deux anciens K.G. qui étaient cuisiniers à Villingen, Stalag VB, en septembre 1941 et qui furent les témoins «actifs» du départ par les égouts des 4 prisonniers de la baraque des évadés et dont l'un était le footballeur professionnel très connu : Louis CLER.

«Espérons que tu auras une réponse, cher Bernard, en attendant, bon rétablissement».

Notre ami **SALLES Robert**, 41, Grande Rue Méricourt, 78270 Bonnières-sur-Seine, nous adresse ses bons vœux, ainsi qu'à nos anciens du Waldho, du Central de Taillfingen et d'Hechingen (feux rouges). Un grand merci pour notre Caisse de Secours.

Merci à nos amis **BERTIN**, Parmentier-Urigny, 51390 Gueux, pour leur don de champagne pour notre tombola, ainsi que pour notre Caisse de Secours.

Notre ami **GOGER Francis**, rue des Oiseaux, 29124 Riec-sur-Belton, nous annonce ses 70 «balais» pour le 8 février.

«Joyeux anniversaire!»
Notre amie, Mme **Jeanne STORCK**, 32, Avenue Montaigne, 49100 Angers, écrit:

«Voilà plus d'un an que mon cher Henri nous a quittés et pour moi son absence m'est toujours aussi pénible. S'habituer à vivre seule est dur. Je lis Le Lien avec grand plaisir et aussi une grande tristesse quand je vois le décès d'un des nôtres.»

Nous vous comprenons, Mme STORCK, et partageons votre peine. Croyez le bien, nous sommes de tout cœur avec vous.

Notre ami **SERAY**, 1, route de Nanteuil, 77730 Méry-sur-Marne. Joint à ses meilleurs vœux le désir que les gars de Schramberg viennent nombreux pour les 40 ans. «Notre Assemblée sera extraordinaire cette année et nous sommes persuadés que tous feront un effort pour y participer. Merci pour notre Caisse de Secours.»

Notre ami **ROUILLARD René**, 15, Avenue Gambetta, 41000 Blois, nous écrit : «...j'adresse tous mes vœux aux dévoués du bureau, ainsi qu'à tous les anciens géfängs du Tzaulec, du Nordbahnhof, de la Tannerie et en dernier lieu des baraques de Tuttingen. A tous, rendez-vous à l'Assemblée Générale pour le 40^e Anniversaire du retour.»

Nous n'avons rien à ajouter, cher René, sinon à bientôt, et merci pour notre C.S.

Notre ami **A. LEVENT**, 28, Place du Tour Banal à Carlepont 60170 Ribecourt, souhaite de la joie, du bonheur et de la santé pour tous. Il espère bien avoir l'occasion de faire connaissance de tous les amicalistes cette année.

Cela ne saurait tarder, cher LEVENT, car le 24 mars n'est plus très loin. Merci pour notre C.S.

Merci à M. et Mme **SENECHAL**, 39 bis, rue Barratte-Chalet, 94100 Saint-Maur-des-Fossés, pour notre C.S. Merci également à notre ami **E. CHARTIER**, 44, rue du Petit Saint-Mars, 91150 Etampes.

Notre ami **GOERY Yvan**, 104, Avenue de la Ganipotte, La Palud, 17420 Saint-Palais, envoie ses meilleurs vœux, particulièrement aux anciens de chez Honner Trossingen. Merci pour notre C.S.

Notre ami **MARTEL René**, «La Croix de Cheminée», rue de la Taillanderie, 49800 Saint-Barthélémy, nous écrit : «Encore deux camarades nous ont définitivement quittés cette année 1984 : GROS Raul et notre cuisot LEPETIER Pierre... Les rangs s'éclaircissent.»

Je pense répondre cette année à l'appel de notre ami **LAVIER** pour notre 40^e Anniversaire, le 24 mars. Nous comptons sur toi, mon cher René, comme sur tous nos adhérents.

Notre ami **MARSCHAL R.**, 7, rue de la Briquetterie, 27950 Saint-Marcel, écrit :

«Par l'intermédiaire du Lien voudriez-vous, s'il vous plaît, faire transmettre à tous les copains du Kommando 604, tous nos meilleurs vœux de bonheur.»

Voilà qui est fait, cher ami, et merci pour notre C.S. A **Yvonne VECHAMBRE**, 6, rue Courat, 75020 Paris, nous adressons nos remerciements pour ses vœux et notre Caisse de Secours.

Notre ami **AUBERT Marcel**, 54 bis, rue du Général Koenig, 60000 Beauvais, remercie son ami **LECOMPTE** Maurice du kommando d'Engelweis-Sigmaringen de son invitation. Il espère pouvoir y répondre prochainement.

Quant à nous, nous te remercions pour notre C.S. A notre ami **EYRAUD J.**, Place de Chevreril, 05500 Saint-Bonnet, nous adressons un grand merci pour notre Caisse de Secours.

A notre ami **RIGAUDIERE Raymond**, «Laubéné», 2, rue des Pâquerettes, 88800 Vittel, nous adressons un grand merci pour notre C.S.

A notre ami **ANDRE Edmond**, 38, Av. des Aigles, 78240 Bonsecours, nous adressons un grand merci pour notre Caisse de Secours.

Notre ami l'abbé **CRUGNOLA Gabriel**, 88230 Anould, nous écrit :

«A toute la chère équipe du Lien Qu'ils sentent en nous, P.G., le soutien Fraternel, affectueux et moral. Et longue vie à notre «journal».

Notre ami **DEMONGEOT Marcel**, 5, rue Charles Gros, 86100 Châtelleraut, nous envoie un bouquet de compliments qui nous font rougir.

«Merci mon cher Marcel, mais c'est grâce à l'adhésion de tous nos amis, aux lettres d'encouragement, au soutien moral, aux visites à notre bureau, etc... que nous nous sentons de plus en plus tenus par les souvenirs de notre fraternité et aujourd'hui par Le Lien qui nous unit. Merci pour notre C.S.»

Notre ami **THOMAS Pierre**, Le Bourdet, 79210 Mauzé-sur-Mignon, joint son bouquet à celui de DEMONGEOT. Merci à lui et merci aussi pour notre C.S.

Notre ami **MORINET Paul**, 83, rue du Maréchal de Lattre, 52260 Rolampont, en plus de ses vœux, adresse un amical bonjour aux amis du Kdo 430, Tating du Stalag XA. Merci pour notre C.S.

Notre ami **PERRIER Gabriel**, 26600 Mercuriol, se rappelle au bon souvenir de Pierre VAGANAY qu'il a retrouvé au pèlerinage de Lourdes, aux pieds de la Vierge.

Merci pour notre Caisse de Secours. A notre ami **CREUSOT Jean**, 20, rue de la Gare, Saint-Ame 88120 Vagny. Merci pour ses vœux et notre Caisse de Secours.

A notre ami **BRETON Roger**, 19, rue des Lauriers Armissan, 11110 Coursan, merci pour ses vœux et particulièrement pour ceux adressés au X.C. Merci également pour notre C.S.

Notre ami **PETITGENET P.**, 2, Envers de la Gare, 88310 Cornimont, écrit :

«J'ai une reconnaissance toute particulière pour notre camarade Lucien VIALARD qui tient haut et ferme le flambeau des anciens d'Ulm dont je suis. J'ai aussi eu le plaisir de rencontrer à Paris deux bons camarades du kdo Malferter de Ulm. Et je reste en rapport avec plusieurs autres.»

Notre ami **ALAUX Roger**, 11160 Rieux-Minervois, nous adresse ses meilleurs vœux et nous donne en même temps des nouvelles de la maman de notre ami BARRIERE, trop tôt disparu, qui fête ses 103 ans.

Cher ami, transmets nos meilleurs vœux de bonne santé à cette merveilleuse centenaire et merci à toi de nous tenir au courant. Merci également pour notre C.S.

Voici une première liste de nos amis qui se rappellent à notre bon souvenir :

FIZAINE Jean, 14, Place de la Basilique, 08000 Charleville-Mézières : «Tous mes meilleurs vœux à l'équipe dirigeante et aux anciens de Chiron Baraque à Ruttingen.»

ROULEAU Raymond, 7, rue de l'Arbre de la Liberté, 28000 Chartres, cité dans un article précédent de son ami AYMONIN.

FRANCHETEAU M., 7, Place Langevin, 72000 Le Mans.

AUMONT, 66, rue du Général Buat, 44000 Nantes.

COURREGES R., 4, Square de Maubeuge, 75009 Paris.

LENGRAND Riou, 18 C.G.B., 91100 Corbeil-Essonnes.

GUEVEL Jean, Ménézar-Milinou, 29212 Plabennec.

WELTE Raymond, 17, rue des Boudières, 88250 La Bresse, inclut dans ses vœux tous les copains de Sigmaringen.

DUPONT Germain, 10, rue de la Gare, 65290 Julillan.

DUFRENE Emile, 2, rue de la Colinette, Bourgogne 51220 Hermonville.

CLERGEOT, 72, rue Kléber, 10000 Troyes.

PICOCHÉ Marcel, à Manlay 21430 Liernay.

LACAZE Robert, Cité Champ de la Mothe, Avenue du Général de Gaulle, 46500 Gramat.

AUBERTIN Jean, Gendreville, 88140 Contrexeville.

NORMAND A., 6, Chemin Vert, Eppeville, 80400 Ham.

Notre ami **DESBOURBE Claude**, à Saint-Didier en Brionnais, 71110 Marcigny, nous fait part qu'il vient de passer ses 78 ans et qu'il est le doyen de son petit pays.

«Tu as encore 22 années à attendre pour être centenaire, cher Claude, et d'ici là, le progrès aidant, tu auras l'espoir d'avoir encore quelques bonnes années devant toi. C'est ce que nous te souhaitons.»

Mme **MIQUEL Pauline**, 2, rue du Clos, 75020 Paris. Merci pour votre fidélité à notre Amicale et pour notre Caisse de Secours.

Notre ami **GAUVIN Lucrèce**, 38, rue Maxime Gorki, 18100 Vierzon, se rappelle au bon souvenir des anciens camarades de Balingen. Merci pour notre C.S.

GENDRON Louis, Le Grimpolet, Suliac 35430 Châteauneuf.

GERFAUD R., 8, rue Dupuis de Lome, 75013 Paris.

REVAULT Hubert, Beaulieu 79300 Bressuire.

Tu n'es pas le seul Pépé de l'Amicale, cher Hubert, et aujourd'hui, 80 ans n'est plus un signe de sénilité. Au contraire... C'est à cet âge que l'on atteint la sagesse.

Notre ami **FISSE H.**, Allée du Dr Abadie, 33710 Bourg-sur-Gironde, nous écrit :

«Que Le Lien soit mon interprète pour apporter mes meilleurs vœux à tous les camarades connus en Allemagne, mais aussi à Hesdin et à Châteaubriant sans oublier la famille FOURCASSIES. Fidèle amitié aussi aux anciens du kdo 692 et particulièrement à MAGUIRE, BERNARD, AUBRY, DUTREIX, du petit kdo de Hahn.»

Nous avons reçu ton joli tableau. Non seulement nous le trouvons «valable», mais en plus, chacun d'entre nous serait ravi de le gagner à notre prochaine tombola. Merci mille fois et merci aussi pour notre Caisse de Secours.

Notre sympathique Trésorier **Emile GEHIN** nous envoie une jolie carte d'Auch où il a passé les fêtes de fin d'année en famille. Merci, cher Milou, et reviens nous vite, plein de force et de santé, car tu es indispensable au bureau.

ARCIL R., 14, Quai Bergeret, 64101 Bayonne. Merci pour notre C.S.

ANDRE Henry, 106, Av. du Bac, La Varenne-Saint-Hilaire. Merci pour notre C.S.

BRANDT Charles, 1 bis, rue des Randonneaux, 75020 Paris. Merci pour notre C.S.

CLAVIER Octave, Favorolles près Montrichard 41400. Merci pour notre C.S.

CHARPENEL Julien, Les Auzières, 26770 Taulignan. Merci pour notre C.S.

Abbé **A. FAGOT**, 2, Place de la Libération, Magenta 51200 Epervay. Merci pour notre C.S.

LAPORTE Jean, 10, Avenue Beauséjour, 60300 Senlis. Merci pour notre C.S.

Mlle **CROUTA Huguette**, 22, Bd Saint-Michel, 75006 Paris. Un grand merci pour votre fidélité et notre C.S.

VIALARD Lucien, 136, rue Championnet, 75018 Paris. Merci pour notre Caisse de Secours.

HURMAN Albert, Résidence Les Lavandes, Avenue Maurice Jeanpierre, 06110 Le Cannet-Rocheville. Merci pour notre Caisse de Secours.

Notre ami **DURAND Marcel**, rue Maurice Faure, Aneyron 26140 Saint-Rambert-d'Albon, est toujours à la recherche de ses anciens camarades de kdo de Jévir, dépendant du X.C. de Nimburg.

A TOUS ET A TOUTES, ENCORE MERCI POUR VOS BONS VŒUX, BONS DE SOUTIEN ET CAISSE DE SECOURS

Notre ami **MINEUR Marcel**, 33 bis, rue de Créqui 80110 Moreuil, écrit : «J'envoie une pensée particulière à ceux des kdos Hohentengen (11008), de Heubert, de Vellingen, de Heitersheim (kdo Lamp), de Bad Krozingen et enfin de Fierdingen près de Tubigen où l'Armée Delattre a interrompu mon tourisme surveillé, le 22 avril 1945. Qui se souvient de moi se manifeste. J'en serai ravi»

Notre ami **COIFFARD Paul**, Chemin Bas de Montagnac, 34120 Pézenas, nous fait part de ses compliments en écrivant entre autres :

«C'est tout de même joli de trouver des hommes qui ont maintenu leur idéal malgré le poids de ces années. On ne peut que lever le chapeau haut pour pareille constance.»

Merci cher Paul, mais nous renvoyons la balle à tous les participants de notre Amicale, car c'est grâce à vous tous, chers amis et amies, grâce à vos encouragements, grâce à votre fidélité et grâce à votre présence (même si elle n'est pas effective), que nous remplissons notre tâche de si bon cœur.»

LE 24 MARS APPROCHE. DES MAINTENANT PENSEZ-Y. N'HESITEZ PAS A FAIRE UN EFFORT POUR CE GRAND JOUR QUI NOUS RASSEMBLERA POUR FETER ENSEMBLE LE QUARANTIEME ANNIVERSAIRE DE NOTRE LIBERATION.

Notre ami **Bernard LE GODAIS**, Maire de Saint-Berthevin, «Les Guelinières», 53000 Saint-Berthevin, serait très heureux de savoir si certains camarades ont été prisonniers à Wehingen auprès de Spaichingen (Stalag VB) car cette commune est jumelée avec la sienne et ce jumelage est particulièrement vivant. Il ajoute : «Vive l'amitié entre les hommes de bonne volonté!»

Nous ne pouvons que partager l'opinion de notre ami.

DANEY Pierre, 59, rue Emile Guichenné, 64000 Pau. Merci.

BORIE Charles et Mme, 26, Allée des Tilleuls, 42330 Saint-Galmier. Nous demandent d'adresser par la voix du journal leurs vœux pour 1985 à toutes et à tous ceux des voyages à DUCLOUX.

Voilà qui est fait, chers Adèle et Charles BORIE et merci pour notre Caisse de Secours.

Maurice DREVON, Président de l'Association des Anciens Combattants Flandre-Dunkerque 40, Section Isère, «présente à toute l'équipe ses vœux les meilleurs au seuil de cette nouvelle année.»

Très touchée, l'«Equipe» remercie l'ami DREVON et lui souhaite tout le meilleur possible en 1985.

TRES AMICALEMENT...

Le Président et les membres du Conseil d'Administration de l'U.N.A.C. adressent à tous les membres, dirigeants et adhérents, de nos Amicales, à leur famille, leurs vœux les plus fraternels de bonne et heureuse année, surtout de bonne santé.

Merci à l'ami **VANDRIESSCHE André**, de Mons-en-Barœul, pour les bons vœux qu'il présente à tous les anciens K.G. Reçois les nôtres en retour, très amicalement. Tes photos m'ont rappelé quelques visages vus à Villingen. Notre jeunesse faisait plaisir à voir... (J.T.)



1941. Equipe Kommando 28002/2 - VB

CARNET NOIR

C'est avec tristesse que nous apprenons le décès de notre ami **LACOUFLE Jean-Charles**, 22, Avenue Cook, 51100 Reims. Le Lien nous est revenu avec la mention «décédé». A sa famille, à ses intimes, nous adressons nos condoléances les plus attristées.

Le 17 novembre 1984 est également décédé notre ami **LAVOUE Michel**, Route de Sable, Auvers-le-Hanon 72300 Sable-sur-Sarthe. Nous partageons la peine de tous les siens et sommes nous-mêmes très affligés devant la disparition de notre ami.

La série noire se poursuit. Mme Veuve **MARGOLINAS Marc**, 128, Av. des Arènes de Cimiez, 06000 Nice, nous fait part du décès de son époux, survenu à la suite d'une grave maladie. Qu'elle trouve ici nos plus sincères condoléances et l'assurance que nous prenons une très grande part à son chagrin.

Nous venons de recevoir cette lettre de Mme **LECOURT**, Bd G. Clémenceau, 33510 Andernos, qui nous a profondément affectés :

«C'est avec peine que j'ai à vous faire part du décès de votre ami **Sady LECOURT**, du Stalag VB, matricule 523, décédé le 14 décembre à l'âge de 76 ans. J'y joins un mandat pour votre amicale qui fait tant de bien à tous.»

Que vous dire, Mme LECOURT, sinon que nous ressentons avec peine la disparition de notre pauvre ami. Nous vous présentons nos condoléances et l'assurance de notre sympathie attristée. Et merci encore pour notre Caisse de Secours.

Suite page 8.

COURRIER (suite)

Mme André GROUT et sa famille, « La Sagerie », 37510 Ballan-Mire. 14, rue de la Sagerie, 37170 Saint-Avertin, ont la douleur de nous faire part du décès de notre ami André GROUT, survenu le 3 janvier 1985, dans sa 81^e année.

A Mme GROUT et à sa famille, nous adressons nos plus sincères condoléances.

De CORTOT Lucien, de Nancray-Bouclans (Doubs), par lettre à l'Amicale :

Kommando 605. « Ses amis apprendront avec tristesse le décès, survenu le 22 novembre dernier, dans sa 67^e année de notre ami Ema MOREL ».

Nous l'avions connu à Neumünster où il travaillait dans un kdo voisin et revu par la suite en maintes occasions. Avec sa charmante épouse, ils s'étaient intégrés aux réunions du 605 et avaient même organisé en 1981, avec l'aide de Michel NAPPEZ, celle du Haut-Doubs, réunion si bien pensée et réussie qu'elle fut une véritable fête de l'amitié pour tous les participants.

C'était un camarade fidèle et agréable, père de famille nombreuse, personnalité dévouée et comptant énormément dans le monde A.P.G., aussi bien que dans sa communauté villageoise.

Il a rejoint dans notre souvenir celui de tant d'amis qui nous ont déjà quittés.

Que Mme MOREL et ses enfants trouvent ici l'expression de nos vifs regrets et de nos condoléances attristées. (L. CORTOT).

Tous les anciens du 605 et le Bureau de l'Amicale partagent le deuil de Mme MOREL et de sa famille et

l'assurent en cette heure d'épreuve de leur considération attristée.

Le Bureau a également reçu le faire-part du décès de Eugène NEVEU, survenu le 31 décembre 1984, dans sa 75^e année.

Employé au « service des loisirs » du camp de Villingen, notre ami NEVEU, imprimeur de profession, participa activement, avec conscience et perfection, à la vie du journal « Le Captif de la Forêt-Noire » lancé par André CHANU. D'un commerce avenant et aimable, Eugène NEVEU restera dans le souvenir de ses camarades et amis de captivité.

Le Bureau de l'Amicale et la Rédaction du Lien présentent leurs sincères condoléances à Mme NEVEU et à toute sa famille.

CORRESPONDANCE...

On a pu lire en « Dernière minute » du numéro de janvier des nouvelles brèves de notre ami ISTA. Voici, de la lettre qu'il m'adressait, ce qui n'avait pas été publié, faute de place :

« Suite à ta gentille lettre du 20 courant, je t'informe que j'ai enfin quitté la clinique, mais je suis cantonné à la chambre, comme dirait Brel : « du lit au fauteuil et du fauteuil au lit » et ce pour plusieurs jours encore. (...) L'alerte a été chaude ; parti le 19 novembre pour une banale in-

tervention... je me suis payé la nuit même une insuffisance cardiaque, vite contrée. Rentré quelques jours après, j'ai fait une embolie pulmonaire, suivie de deux autres qui m'ont ramené, pantelant, à la clinique où j'ai séjourné jusqu'à la veille de Noël. Je suis à présent plat comme une limande (moins 18 kilos).

Si tout va bien, j'irai me refaire une santé sur la Côte-d'Azur (Menton) à partir du 20 janvier et j'espère en revenir au début mars, prêt à affronter le 40^e à Vincennes et bien sûr à Bièvres en Belgique, fin avril.

Je n'ai pu écrire à personne, mais j'espère que l'on ne m'en voudra pas, car je fournis pour l'instant un gros effort, ce qui explique mes pattes de mouche.

Veux-tu bien être mon interprète auprès de tous pour les rassurer, et pour leur dire combien je les aime. Mes vœux tout spéciaux aux amis GEHIN, LANGEVIN, PERRON, ROSE et toi-même et ceux que j'oublie bien involontairement.

Amicalement, ISTA ».

Toute l'amitié d'Armand est dans ces lignes, et son courage aussi. Gravement malmené, il reste optimiste. J'espère que le froid exceptionnel de ces dernières semaines n'aura pas trop contrarié son séjour sur la Côte et qu'il en aura retiré un excellent bénéfice. Ses amis de l'Amicale VB-XA,B,C l'attendent à Vincennes, en pleine forme, accompagné bien sûr de son aimable épouse. (J. T. Fin janvier).

Le Dodore fait la malle

Récit de captivité et d'évasion par F. Patrice.

EN HOLLANDE

Bien sûr, je n'allais pas demander un billet dans une langue que je ne connaissais pas, avec de l'argent dont j'ignorais la valeur. Pour peu qu'un employé me demandât la monnaie ou qu'un contrôleur eût besoin d'une explication ou qu'un voisin de compartiment voulût entretenir conversation, j'aurais l'air de quoi ? Mon compte serait bon. Non, vraiment, mes jambes me porteront à Venloo ; elles sont encore plus sûres que les wagons des compagnies hollandaises.

Mais comment ai-je pu aboutir à huit kilomètres au sud de Nimègue ? J'ai fait une erreur de presque un angle droit dans ma direction de marche et me voici arrivé au même point que si j'avais marché plein ouest depuis le début, avec cette différence que j'ai fait le double du chemin. Les premières heures, pourtant, j'étais bien dans la direction, trop au sud, même. J'ai bien passé la frontière près de la Niers, mais, la deuxième fois, cette barrière sur la route, cette pancarte : « Grenze » ? J'ai dû décrire un demi-cercle complet ! Enfin, la Meuse est là, c'est le principal. Et c'était tout de même un brave homme, mon curé. Je l'avais abordé d'une façon si engageante, aussi ! Ses renseignements me combent d'espoir, son argent va m'être précieux et son petit café me trotte dans les jambes... J'ai eu tort de ne pas manger davantage.

Maintenant que je suis seul sur la petite route qui mène à la gare, je me sens plus libre. Avoir parlé français, avoir entendu parler français m'a réconforté. Tout à l'heure, au milieu des hommes, dans l'église, je ne pouvais crier ; maintenant que je suis seul, je récite mon chapelet, remerciant la Sainte Vierge qui m'a conduit en une nuit, au bord de la Meuse, jusqu'à ce prêtre qui m'a renseigné. De temps à autre, cependant, je me détourne, pour voir si quelque policier n'est pas lancé à ma poursuite et je hâte le pas, car les prés environnants n'offrent aucun fourré propice aux cachettes.

La colline, la voie ferrée, la gare aux volets sont bien là. A côté, sur la route large, une borne indique : Venloo, 60 kilomètres. Je serais si vite rendu par le train !... Ce serait si facile de prendre un billet à la gare... Deux petits mots à dire, que je puis dire comme tout le monde, indifférent : « Bis Venloo » !... Oui, mais ma tenue, mes habits humides, mes souliers sales, ma musette déchirée peuvent attirer l'attention et l'on demandera ses papiers à ce vagabond... Pas de train ! C'était juré au départ. Pour plus de sûreté, je quitte la grand'route, résolu à marcher à quatre ou cinq cents mètres dans les terres, parallèlement à la grande ligne d'arbres qui borde la route. Les champs, les landes, les bruyères des coteaux à droite de la Meuse seront moins sujets à surprises, même si la marche y est plus difficile.

Il est 8 heures. La vie doit reprendre à Bedburg-Hau. Ah ! vraiment, je voudrais voir le tableau... La Schwester Emilia s'étonnant de ne pas trouver le travail fait : C'est intolérable ! C'est la première fois que cela se produit, mais Bernarth va comprendre ! « Bernarth ! Wo ist Bernarth ? » Les camarades se demandent s'ils doivent rire ou trembler. Ils feignent l'ignorance... Emilia soupçonne... découvre les cordes pendantes ! Fureur !... L'hôpital est alerté. La police commence une enquête... Chacun reçoit un savon, au garde-à-vous... Oh ! ce garde-à-vous... ce ventre qui s'avance... cette tête qui retombe en arrière... ces talons qui claquent... ces mains raides qui touchent le pantalon... Je voudrais encore voir ça ! Et le gros médecin-chef qui hurle, tout rond, tout rouge, tout fou ! Et cette explosion de surprise scandalisée dans tous les services où j'étais connu : « Bernarth ist entlaufen ! Bernard s'est évadé ! » Le téléphone qui alerte les environs ; les chefs de poste sur les dents ; la police en chasse, sur cette route, peut-être ! Ce motocycliste qui passe, c'est peut-être un Allemand à ma recherche ! Peut-être va-t-il m'attendre au prochain village !

Mais, que signifient cette ferme camouflée ? ces filets couverts de branchages ? C'est un poste allemand de D.C.A. avec sentinelles, poste de radio et téléphone, toutes choses qui me pèsent comme le rappel d'un crime.

La marche à travers champ est fatigante ; les détours pour éviter les terres cultivées, la recherche des passages et des barrières allongent le trajet ; toutes les hauteurs sont parsemées de postes d'observation et de D.C.A., qui défendent aux ailes anglaises le survol du Reich. Mieux vaut prendre la grand'route, carrément, plutôt qu'aller butter, à chaque kilomètre, sur ces installations, au risque de passer pour un indiscret cherchant à pénétrer le système de défense de la Meuse.

En marchant jusqu'au soir, je pense atteindre Venloo, où les cartes consultées mentionnent un pont sur la Meuse. Avec les cinquante kilomètres de cette nuit, cela fera cent-dix kilomètres. C'est faisable en vingt-quatre heures, sans sac ni armement, poussé par le désir de fuir l'Allemagne, porté par la joie d'être libre enfin. Des heures et des heures, je marche sur la piste cyclable cimentée, à droite de la rangée d'arbres qui borde la route. Des autos, des motos allemandes passent à toute allure ; leur vue ne me cause plus aucune inquiétude désormais et je ne me détourne même pas pour les regarder venir.

Les cyclistes sont innombrables, car les villages se touchent sur cette grand'route en bordure de la Meuse et les gens vont aux offices du Lundi de Pâques. Mais pourquoi, jeunes ou vieux, mettent-ils tant d'obstination à me regarder ? Ne suis-je pas comme tout le monde, avec mon tricot qui remplace ma veste, mon pantalon de toile bleue, ma musette, mon béret, mes souliers ferrés qui sonnent sur la route ? Sans doute se demandent-ils quel peut être cet ouvrier qui n'est point du pays et se rend à son travail un jour de fête chômée.

Suite dans le prochain numéro.

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - XABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB-XABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 30 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 484148 D.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 1^{er} trimestre 1985

Cotisation annuelle : 30 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal.

Le Gérant : ROCHEREAU.

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 405**HORIZONTALEMENT**

1. - Banquet. — 2. - Avouerait. — 3. - Motel. - Pli. — 4. - Bière. — 5. - Orée. - Ossu. — 6. - Usée. — 7. - Huilèrent. — 8. - En. - Ecarté. — 9. - Rebelleis.

VERTICALEMENT

1. - Bambocher. — 2. - Avoir. - Une. — 3. - Notée. — 4. - Querellée. — 5. - Uele. - Ecl (clé). — 6. - Er. - Oural. — 7. - Tapissera. — 8. - Il. - Senti. — 9. - Etiquetés.

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

RAPPEL

1°) Nous vous demandons instamment de bien vouloir indiquer à l'Amicale vos **changements éventuels d'adresse**, même en cours d'année. Nombre de journaux nous sont retournés, l'adresse portée ne correspond plus...

2°) Nous rappelons aux veuves de nos camarades décédés que le service gratuit du Lien leur est assuré par la Caisse de Secours de l'Amicale. Qu'elles n'aient donc aucun scrupule à conserver l'exemplaire du journal arrivé après la mort de leur mari.

3°) Nous prions les camarades qui sont en possession du mandat de recouvrement de la **cotisation annuelle** et du carnet de tombola de s'acquitter au plus vite de leur dette.

4°) Le courrier, **voilà votre courrier**, pour nous parvenir **efficacement**, doit être adressé ainsi :

AMICALE DES STALAGS VB - X A, B, C
46, rue de Londres
75008 PARIS